2e année - n° 15 16 Pages : 1 fr. 8 Mars 1931.

POLICE MAGAZINE

UNE FEMME A ETÉ EXÉCUTEE

Irène Schrœder, dangereuse chef de bande, première femme électrocutée dans l'État de Pensylvanie, et son complice Glenn Dagne qui, devant la mort, s'est montré beaucoup moins courageux qu'elle. ***(Lire les émouvants détails page 2.)***

« Police-Magazine » paraît tous les Dimanches

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IXe
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

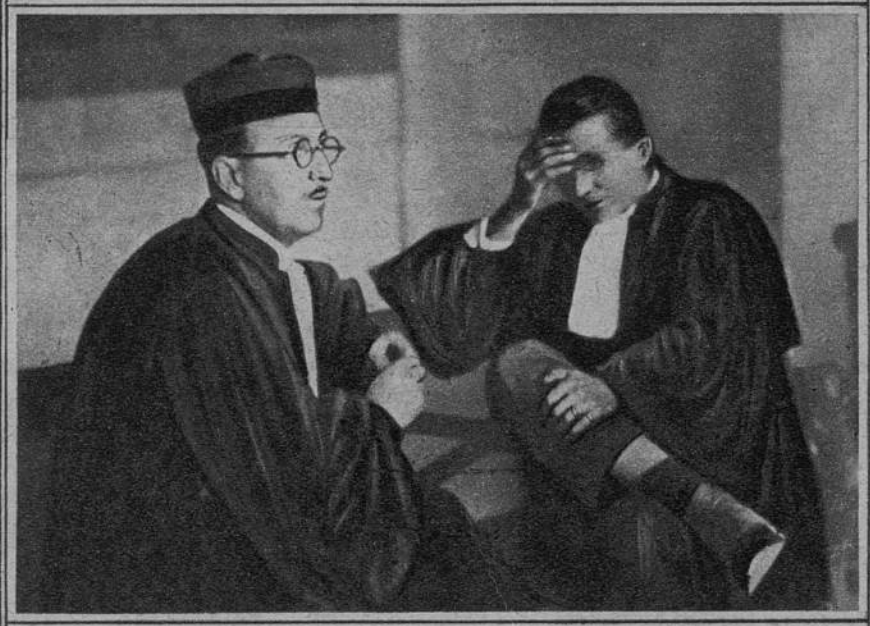
POLICE MAGAZINE

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE... ...	Un an (avec primes).	50 fr.
	Un an (sans prime)	37 fr.
	Six mois	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr
	Six mois	33 fr

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

TRIBUNAUX



COMIQUES

Pour les tuberculeux.

— Elle me plaît, la grosse mémère.

Ma foi, j'approuve le gamin qui vient, à côté de moi, de faire cette réflexion.

L'accusée est en effet une grosse mémère très avenante.

Son crime? Elle a tendu les mains pour ces pauvres tuberculeux.

Mais les tuberculeux n'en ont jamais rien su, ni vu, ni touché.

La bonne mémère est très étonnée de se trouver dans le box d'infamie. Elle le dit comme elle le pense.

— Au fond, fait-elle d'une voix larmoyante, on ne peut m'accuser que de mendicité.

— Vous croyez? fait le président. Il y a simplement mendicité quand on tend la main pour soi-même. Mais vous la tendiez pour les tuberculeux.

— Oh ! j'ai dit ça...

— Oui, comme vous auriez dit autre chose. Que voulez-vous, la loi estime qu'il y a escroquerie.

— J'avais l'intention d'en donner aux pauvres. Je ne voulais pas tout garder.

— Oui, vous conserviez les deux tiers de vos rentrées comme frais de déplacement et de propagande. Vous n'êtes pas bête.

La grosse mémère proteste :

— Oh ! non, monsieur le président.

— Ne soyez donc pas si modeste, ricane le magistrat.

— J'ai toujours donné des timbres antituberculeux.

— Ah ! oui, parlons-en. Pour vingt francs que vous touchiez, vous donniez cinq timbres à deux sous. D'ailleurs, ce trafic vous rapportait. Vous aviez un compte en banque, un compte de quarante-deux-mille francs.

— On ne va pas me *la* prendre? s'inquiète l'accusée. *Cette* argent-là elle a été *gagnée* honnêtement. *Elle* vient d'un héritage.

— *Elle* servira à rembourser vos dupes, répond le président, qui s'amuse à mettre, comme l'accusée, « argent » au féminin.

Du coup, la grosse mémère est effondrée.

— Ayez pitié... pleurniche-t-elle.

— Pour qui? demande le président?... Pour les tuberculeux?

Quelques mois de prison sans sursis.

Les deux Miss.

C'est encore une histoire de la grande Mademoiselle. Mais cette grande demoiselle-là n'est nullement apparentée au roi Soleil.

Cette grande Mademoiselle est « mademoiselle Paris » ou « miss Paris », puisqu'il faut s'incliner devant la mode.

Ce fut au tribunal des référés que ce procès très parisien, superparisien même, fut jugé... et cela devant une foule imposante.

On sait quelle fut la décision du tribunal. La première miss Paris, étant démissionnée par le grand Comité pour être née à Roubaix, avoir un enfant et jouer au music-hall, protestait contre ce qu'elle appelait une injustice. Nous n'insisterons pas sur le fond même du procès, puisque nous en avons parlé ailleurs en son temps.

Nous avons simplement noté quelques détails joyeux pouvant parfaitement trouver place en cette rubrique.

D'abord Me Théodore Valensi, qui était l'avocat de la nouvelle miss, ou plutôt du méchant Comité, montra que la majesté déchue s'était exhibée sur une scène de music-hall où elle disait simplement : « Voici le défenseur de Vénus. »

Avec malice, l'avocat regarda son confrère de Moro-Giafferri, défenseur de la miss démissionnée, et ajouta :

— Aujourd'hui, le défenseur de Vénus c'est Moro !

Me de Moro-Giafferri riposta :

— Dites le défenseur de Paris, ça aura un caractère plus héroïque.

Et le défenseur de Mlle Ortmans de poursuivre :

— Quoi qu'il en soit, le tribunal n'est pas compétent en ce qui concerne cette jolie femme.

Mais les juges de protester vivement par gestes. Me de Moro comprit et s'excusa :

— Je n'ai pas voulu humilier la magistrature ! Il s'agit du fond du débat et non de ma cliente.

Enfin, non moins spirituel que les défenseurs, le président Wattin ne trouva la solution du problème :

— La première Mlle Paris pourra être présentée au music-hall sous le nom de ex miss Paris, ou ex-demoiselle... étant entendu que ce « ex » n'aura aucun sens péjoratif !

Le procès jugé, la foule s'écoula, et l'on entendit une jolie femme dire dans un groupe de gens de théâtre :

— Ex-miss... On va penser à une grande vedette de music-hall... Et voilà qui ne la rajeunira pas.

Voyageur sans billet.

Pour un malin, c'est un malin, et les magistrats du Midi qui lui ont infligé une condamnation mitigée de circonstances atténuantes — pour sa malice sans doute — s'en vont partout raconter son histoire.

Notre homme fut condamné par eux pour avoir voyagé sans billet alors qu'il en avait toujours un.

Il le montrait même beaucoup plus facilement que tout autre voyageur quand un contrôleur se présentait.

Cet homme montait dans un compartiment de troisième classe.

Survenait un employé chargé du contrôle, immédiatement il sortait de la poche de son gilet un billet jaune de première classe et disait :

— Je suis monté au dernier moment en troisième, ai-je le temps maintenant de rejoindre les voitures de première?

Le contrôleur répondait affirmativement et l'homme disparaissait sans montrer son billet de plus près. Il était passé au travers, comme on dit.

Mais un jour un contrôleur plus méticuleux lui dit :

— Montrez-moi ce billet de première classe.

Le billet de première classe en était un authentique, mais il datait de l'année précédente.

Le président demande à l'accusé comment, quand aucun contrôleur ne se présentait en cours de route, il s'y prenait pour passer les portillons de départ et d'arrivée.

Le malin avoue son truc :

— Je demandais un renseignement et gênais le plus possible la circulation. Finalement, pour se débarrasser de moi, l'employé m'envoyait à tous les diables sans me demander mon billet.

La condamnation — légère répétons-le — prononcée, le malin voyageur s'en va en grondant :

— Alors faut que j'aille à pied avec mes varices !

C'est vrai, on n'a pas eu pitié de ses varices.

Professeur de bicyclette.

C'était avec ce titre qu'il se présentait aux jeunes gens rencontrés au bois de Boulogne et qui, flanqués d'une bicyclette, ne paraissaient pas très sûrs encore de leur équilibre.

— Il n'y a pas longtemps que vous montez? leur demandait-il aimablement. Vous vous y prenez très mal. Moi je suis professeur de bicyclette et si vous voulez que je vous donne quelques conseils...

Mais le jeune homme protestait qu'il n'avait pas sur lui de quoi payer des leçons.

— Qu'à cela ne tienne, répliquait le « professeur ». Aujourd'hui, je me promène. Je vais vous donner une leçon pour rien. Ça m'amuse.

D'abord, il s'agissait bien d'une leçon. Puis, brusquement, le professeur disparaissait dans une allée, et on ne le revoyait plus. Il avait emporté la bicyclette.

D'ailleurs, l'accusé, un petit homme qui sourit tout le temps, reconnaît les faits.

— Oh ! ajoute-t-il, pour ce que ça me rapportait...

— Vous allez peut-être vous plaindre aussi de la crise? ironise le président.

— Pour ça oui !

Le président cherche des excuses à ce voleur de bécanes :

— Vous n'avez donc pas un autre métier ?

— Il ne rapporte pas non plus, déplore l'accusé. Je suis placier en « dog ».

— En quoi?

— En « dog ». Le « dog » est un petit appareil en métal qu'on place sur le volant d'une auto pour empêcher qu'on la vole.

— Ah ! très bien, fait le magistrat, admiratif... Et vous ne placez pas d'instruments empêchant de voler les bicyclettes?

L'accusé sourit de plus belle et fait un geste des épaules et de la tête qui doit signifier : « Ah ! non, ne vous moquez pas de moi, monsieur le Président. »

— Oui, en somme, conclut le président, vous montriez peut-être comment on monte sur une bicyclette, mais point comment on en descend. Votre instruction n'était pas complète. Donc, comme professeur, vous voliez le client. Pour ce fait, vous accepterez bien un an de prison.

— D'accord, approuve simplement l'accusé, flegmatique, qui fait un beau salut à la magistrature et quitte le box.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

UNE FEMME A ÉTÉ EXÉCUTÉE

(Voir notre couverture.)

« A l'âge de neuf ans, j'ai été blessée à la tête et, depuis, je suis dans l'incapacité absolue de distinguer le bien du mal ! » C'est en ces termes que, au cours de son procès, Irma Schrœder, la « gun girl », tenta de justifier ses actes de banditisme.

Cette excuse... ne pouvait excuser, évidemment, les meurtres dont la jeune femme s'était rendue coupable avec son complice Glenn Dagne, et une double condamnation à mort sanctionna les débats.

La sentence a été exécutée le 23 février dernier, au pénitencier de Rockview. Pour la première fois, une femme a été électrocutée dans l'Etat de Pensylvanie.

L'existence étrange d'Irène Schrœder est un véritable roman. Ce bandit en jupons vécut des aventures invraisemblables.

Quand elle comparut devant ses juges, elle avait vingt ans, et elle comptait à son actif onze meurtres, plus de soixante attentats à main armée, des vols, des cambriolages innombrables. Elle commandait une bande de malfaiteurs dangereux, dont Glenn Dagne n'était d'ailleurs qu'un des plus pâles échantillons.

Ajoutez à cela qu'Irène Schrœder se maria alors qu'elle venait d'atteindre sa quinzième année, qu'elle devint mère à seize ans et divorça quelques mois plus tard.

Devant la Cour de justice, elle déclara froidement :

— Quand je me suis rendu compte que la vie normale était monotone et ennuyeuse, j'ai voulu vivre intensément et connaître en quelques années ce qu'un vieillard n'est pas parvenu à apprendre pendant toute son existence.

Un jour, en sortant de l'école, Irène Schrœder, âgée de neuf ans, voyant des sucres d'orge appétissants à l'étalage d'un confiseur, entre chez le commerçant et se fait remettre, sous la menace d'un poignard, les bonbons convoités.

Ayant épousé un cultivateur, elle est surprise, un soir, dans les bras d'un amant — à dix-sept ans — par son mari, qui la chasse, menaçant :

— Tu finiras sur la chaise électrique !

La prédiction devait se réaliser.

Sans foyer, Irène mène alors une vie désordonnée, s'acoquine avec les plus sinistres bandits, changeant d'amant souvent. Elle monte à cheval, manie le revolver et la carabine, rassemble quelques malfaiteurs qu'elle dirige avec habileté, organisant des expéditions, utilisant les moyens les plus modernes : l'automobile, la T. S. F. Pendant plus de deux années, elle met en coupe réglée le Kentucky, l'Arkansas, le Maryland, le Nouveau-Mexique.

Mais toutes ces expéditions ne sont pas sans risques. Une fois, en s'attaquant à une banque, elle a l'épaule droite fracassée par une balle, et cela la met dans l'obligation de prendre un peu de repos. Aussitôt rétablie, elle reprend le cours de ses tristes exploits.

Tout a une fin, et la police américaine captura la « gun girl ». Ce ne fut pas sans peine. Après une poursuite menée par des policiers à cheval et en automobile, on la cerna, elle et sa bande, dans un passage des Monts de l'Estrella. Une véritable bataille s'engagea, rude et sanglante.

Pendant plus de deux heures, les bandits se défendirent avec acharnement, des deux côtés les hommes tombaient fauchés par les balles.

Les vêtements en loques, à demi nue, Irène Schrœder encourageait ses compagnons, faisant le coup de feu, déchaînée comme une bête fauve.

— Camarades, abattez tous ces chiens, et vous serez récompensées. Ceux qui sortiront vivants connaîtront de folles nuits d'ivresse. Mon corps vous appartient !

D'un geste brusque, elle arrache les quelques vêtements qui la couvraient encore. Nue, dressée fièrement, elle cria :

— Si nous sortons de là, je vous appartiendrai cette nuit !

Irène ne devait plus connaître la rude étreinte de ses sinistres amants. Elle tomba aux mains des policiers avec quatre de ses complices, derniers survivants de la bande.

Et elle marcha courageusement au supplice, voulant montrer, dit-elle, « qu'une femme sait mourir aussi bien qu'un homme ».

Sa démonstration fut facilitée par l'attitude pitoyable de son acolyte. Après s'être fait couper les cheveux, elle se fit onduler, se vêtit d'une superbe robe de soirée en soie grise et se para de ses plus beaux bijoux. Posément, sans témoigner la moindre émotion, elle se maquilla et se fit soigneusement les ongles. Puis, d'un pas assuré, elle alla s'asseoir sur la chaise électrique.

L'homme, Glenn Dagne, le visage contracté par une effroyable terreur, fit bien triste figure. On dut le porter, à moitié évanoui, sur le fauteuil, dans lequel il s'effondra comme une loque.

Irène Schrœder avait su expier ses abominables crimes avec plus de courage que son complice.

JEAN CARON.

La Vie Amoureuse de Landru

Mme Pascal s'était rendue rue du Dragon, où une cartomancienne lui avait prédit sa mort prochaine. (Wide World.)

Mme Pascal, après avoir été abandonnée par Landru, finit par retomber en son pouvoir et périt à son tour dans la villa de Gambais.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Emile Landru est un être malhonnête qui a déjà eu affaire plusieurs fois à la justice et qui a même séjourné en prison. Récidiviste de l'escroquerie, il vit d'expédients et parvient péniblement à entretenir son ménage légitime. Pourchassé par la police, il en arrive à fuir le domicile conjugal, sans pour cela cesser de procurer de l'argent à son épouse et à ses enfants. Il s'adresse à des femmes crédules possédant quelques économies. Il leur promet le mariage, les attire dans un guet-apens, les tue et les fait disparaître habilement.*

CHAPITRE XV

LES CARTES L'AVAIENT DIT...

Quelques jours ne s'étaient pas écoulés que le malheureux veuf cherchait une nouvelle compagne. Il ne prenait pas cette fois la voie des annonces, mais s'adressait tout bonnement à une marieuse professionnelle. Celle-ci lui proposait aussitôt une petite commerçante d'une cinquantaine d'années, Mme B..., établie modiste au pied de la butte Montmartre.

Les renseignements de l'intermédiaire étaient brefs, mais suffisants. Elle présentait ainsi sa cliente : bien conservée, travailleuse, gagnant largement sa vie, à son compte dans un fond de commerce d'une certaine valeur. Landru demandait à voir.

On lui présentait la dame. Elle était, au point de vue physique, de celles qui passent inaperçues. Mais son regard accusait le bon sens et l'esprit de décision. Après les préliminaires échanges de banalités, la situation se précisait tout de suite entre partenaires. Elle disait qui elle était et ce qu'elle voulait : un mari qui fût un compagnon agréable et d'une situation au moins égale à la sienne.

Landru s'était présenté avec tous ses avantages. Ingénieur, propriétaire d'une usine à Rocroy, ville occupée par les Allemands, il avait dû se réfugier à Paris. Il se débrouillait actuellement très bien, mais voulait achever de remonter sur son cheval, c'est-à-dire se créer une nouvelle situation stable. Il avait présentement en vue l'achat d'une usine, opération pour laquelle il lui manquait une vingtaine de mille francs.

C'était une affaire merveilleuse, donnant immédiatement de très gros bénéfices. A quoi bon garder un commerce dans lequel on vivotait, quand l'inconstante fortune vous tendait les bras?

Si lui-même plaisait à la dame, elle n'avait qu'à réaliser son fonds et à participer à l'achat de l'usine. Il se faisait fort de décupler le capital en quelques mois. Mme B... avait écouté ces propos sans dire ni oui ni non. Landru avait cru un instant l'intéresser. Mais son espérance avait été courte.

La candidate au mariage, après avoir pris congé de lui, s'était enfermée avec la marieuse. Que se passait-il dans la pièce close? Une nervosité inquiète avait possédé Landru. Quelques mots de la marieuse, venue le rejoindre, avaient fait crouler tous ses espoirs.

— Rien à faire, mon cher monsieur, avait-elle dit. Ma cliente n'a pas confiance. Elle vous trouve trop pressé et craint de lâcher la proie pour l'ombre. J'ai vainement essayé de la faire revenir sur sa décision. Elle m'a priée de vous dire de ne pas compter sur elle.

Landru avait fait la moue, puis demandé :

— N'en auriez-vous pas quelque autre à me proposer?

— Hélas, non, mon cher monsieur, lui avait répondu la négociante avec mélancolie. Je n'ai rien à vous offrir qui soit dans vos cordes. La plupart de mes clientes n'apportent rien et demandent tout. Leur physique est en général leur seul capital.

— C'est un capital que j'apprécie, avait dit Landru, mais vous comprenez parfaitement, madame, que la vie a des nécessités avec lesquelles il faut s'accommoder. Nous ne sommes pas à une heure où l'on puisse se charger d'une épouse sans qu'elle apporte des compensations.

Il était sorti fort désappointé du salon vieillot, aux velours usés et lassés comme la sentimentalité même des gens qui y faisaient escale, et s'était retrouvé dans la rue. Un banc avait offert son aide à ses méditations.

Certes, il n'était pas aussi pressé par la nécessité qu'il l'avait été à certains jours. Il lui restait quelques fonds en poche et il pouvait envisager les proches lendemains sans une trop grande appréhension. Il ne fallait pas pourtant qu'il attendît d'en être à sa dernière cartouche, comme cela lui était déjà arrivé. Mieux valait s'occuper immédiatement de l'avenir, pour ne pas être pris au dépourvu.

Il songeait, avec une certaine mélancolie, que le troupeau qu'il avait décimé jusqu'ici pour assurer sa vie commençait à s'éclaircir terriblement. Il n'avait plus le choix, il ne lui restait plus qu'une planche de salut : Mme Pascal, qu'à plusieurs reprises déja, il avait courtisée, lâchée, relancée, puis délaissée à nouveau. Bien qu'elle fût — et il le déplorait — dépensière, elle gagnait de l'argent et n'était pas entièrement dépourvue d'économies. Elle avait au surplus un certain charme physique, un visage agréable, une assez jolie taille, et c'était au total une maîtresse pas déplaisante. Bien qu'il lui répugnât de la sacrifier, la nécessité l'obligeait à retourner vers elle, inéluctablement.

Il songea un instant qu'elle lui gardait peut-être rancune. Quelques mois s'étaient écoulés depuis leur dernière entrevue. Bah ! c'était un coup à risquer.

Il se décida à jouer la carte immédiatement. S'étant levé, il attendit un autobus susceptible de le conduire dans la direction de la villa Stendhal. Il y sauta prestement. Quand il arriva au bout du trajet, son plan de bataille était arrêté et ses pièces prêtes à faire feu. Il ne tira la sonnette de l'appartement qu'après s'être composé un visage de circonstance, où la mélancolie le disputait au découragement.

Ce fut Mme Pascal elle-même qui vint lui ouvrir.

Elle ne s'attendait certainement pas à sa visite, car elle recula d'un pas en l'apercevant, avec une surprise qui n'était pas jouée. Mais elle se raidit presque aussitôt et demanda d'une voix coupante :

— Que me voulez-vous, monsieur?

— Je voulais vous voir, Anne-Marie, tout simplement, répondit-il d'un ton très humble, en courbant le dos comme un chien qu'on fouette.

— Vraiment? fit-elle, vous voulez me voir? Eh bien, moi, je n'y tiens pas du tout. Je suis fatiguée de vos apparitions suivies de disparitions. Vous m'obligerez beaucoup en ne vous présentant plus chez moi.

— Anne-Marie, Anne-Marie ! gémit Landru, ne parlez pas ainsi à un malheureux. Je suis certainement coupable à votre égard. Mais j'ai des excuses. La première est que je me repens. A tout péché, miséricorde. La seconde, que je vous aime toujours et que je n'ai jamais cessé de vous aimer.

— Il n'y paraît guère depuis quelques mois.

— Je vous ai délaissée, sans doute, pour des raisons que je vous expliquerai. Mais je n'ai pas cessé de penser à vous.

— Chansons que tout cela, répondit-elle. Allons, monsieur, n'insistez pas, retirez-vous. La messe est dite.

— Tu perds ton temps à écouter cet imposteur, jeta du fond de l'appartement une voix jeune et claironnante. Flanque-lui la porte au nez, c'est tout ce qu'il mérite.

— Merci, mademoiselle, siffla Landru.

— Adieu, monsieur, fit Mme Pascal, en refermant brusquement la porte, ainsi que le lui conseillait sa nièce.

Décontenancé, Landru demeura quelques instants immobile devant le battant refermé. Puis, prenant une décision nécessaire, il pivota sur les talons, descendit l'escalier et gagna la rue. Pour se remettre de sa déconvenue, il éprouvait le besoin d'être bien accueilli par une autre femme. Il songea un instant à aller voir Mme P... Mais il avait délaissé celle-là aussi depuis quelques mois, après une fréquentation assez suivie, parce qu'elle n'était qu'une maîtresse agréable, dont il ne pouvait rien tirer au point de vue pratique.

Il ne persista pas longtemps dans ce projet, parce qu'il sentait qu'un nouvel échec l'affligerait, et que l'échec était probable. Il jugea plus expédient d'aller réfugier sa mélancolie auprès de Mlle S..., la seule qui lui fût vraiment chère, parce qu'auprès d'elle il était lui-même.

Celle-là ne pouvait pas se plaindre de lui. S'il ne lui accordait son attention que d'une manière intermittente, il n'avait jamais cessé de l'aider pécuniairement. Elle le recevrait certainement très bien, quoiqu'il l'eût tout à fait négligée depuis plus d'un mois. On pardonne tout à un homme qui rentre d'un long voyage et qui a souffert de l'absence.

Il se dirigea donc vers le logis de Mlle S... et s'y présenta avec la même figure navrée qu'il s'était composée pour pénétrer chez Mme Pascal, gémit en arrivant sur sa fatigue et sur la dureté des temps, et fut accueilli sans acrimonie par cette femme dévouée. Les heures qu'il passa avec elle le réconcilièrent avec la vie et lui rendirent à tel point son énergie, qu'au sortir de ses bras, il se jura à lui-même de reprendre Mme Pascal.

Trois jours plus tard, posté sur le passage de cette ancienne maîtresse, il menait à nouveau l'attaque. Mme Pascal, sortie pour livrer son ouvrage, se défendait aussi nettement que la première fois et opposait un théâtral « jamais » à ses tentatives de réconciliation.

Il se repliait en bon ordre, mais ne renonçait pas. Réfugié chez un marchand de vin des environs, il attendait patiemment son retour. Lorsqu'elle reparut, il se précipita. Elle l'accueillit par ces mots peu encourageants :

— Encore vous?

— Encore moi, répondit-il en écho. Faut-il que je tienne à vous, Anne-Marie, pour vous poursuivre après tant de rebuffades !

— Il faut surtout, dit-elle, que vous n'ayez pas beaucoup de dignité.

— En a-t-on jamais quand on aime ?

— J'en ai eu assez peu en effet, jadis, avec vous. Mais aujourd'hui c'est différent. C'est fini, bien fini.

Pour donner plus de poids à cette affirmation, elle regarda l'adversaire dans les yeux. Mais à peine avait-elle commis cette imprudence, qu'elle la regrettait. Les yeux de Landru s'attachaient aux siens, à la fois impérieux et suppliants, si étrangement lumineux et fascinateurs, qu'ils lui faisaient l'effet d'être tentatulaires. Elle avait l'impression d'être la captive d'un puissant reptile qui l'effrayait et la fascinait à la fois.

Sa résolution flotta.

— Anne-Marie, Anne-Marie ! reprit Landru, vous m'aimez encore, je le sens. Pourquoi me fuyez-vous? N'avons-nous pas ensemble de beaux souvenirs? Ne t'ai-je pas passionnément aimée, ne t'ai-je pas donné de belles heures?

La femme, dont la chair s'émouvait, gémit :

— Si, vraiment, de belles heures. Mais tu m'as tant fait souffrir ensuite ! Quel homme es-tu donc pour être à la fois caressant et méchant, bon et mauvais, attaché et perfide?

— Voilà encore que tu te montes l'imagination, grande romanesque ! grommela Landru. Je ne sais pas vraiment où tu vas chercher toutes ces bêtises ! Je suis comme je suis, et tu m'as aimé comme j'étais. Tu m'aimes encore, je t'aime aussi ; un point c'est tout. Pourquoi, diable, vas-tu chercher midi à quatorze heures, grande dinde? Est-ce pour plaire à ta bécasse de nièce? N'as-tu pas une volonté qui te soit propre? Es-tu obligée à penser avec la cervelle d'autrui? Je finis par le croire, ma parole! car je suis certain que tu m'aimes, entends-tu? et même que tu brûles du désir de retomber dans mes bras. Tu te refuses cette satisfaction pour des raisons ridicules. Reprends-moi donc, stupide entêtée !

Elle flottait, désemparée, sous le regard aigu de l'homme, qui semblait vouloir implanter à nouveau l'amour dans son cœur, non comme une caresse, mais comme un poignard.

Et, vaincue, elle gémit :

— Je t'aime, bien sûr, si je pensais que tu es sincère, et que cela dure, je te reprendrais. Mais je ne puis te croire. Un jour, tu me poursuis frénétiquement, et quelques jours plus tard, tu m'abandonnes. Je ne m'habitue pas à ce régime de douche écossaise. Si je te reprenais, je voudrais que tu sois à moi, à moi toute seule.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une énergie sauvage, parce qu'ils étaient le cri même de sa chair, amoureuse et tourmentée.

Il répliqua aussitôt avec fougue :

— Tu as raison, Anne-Marie, il faut que je sois à toi seule, pour qu'il n'y ait plus de rupture entre nous. Eh bien, prends moi ! Je suis à toi tout entier, corps, âme, cœur, fortune. Sois ma femme ! Ainsi, ton souhait sera réalisé.

— Si je pouvais te croire ! Mais il y a si longtemps que tu me parles de ce mariage, et si longtemps que tu me leurres !

— Eh bien, profite de ma bonne volonté. Prends-moi tout de suite ! tu me tiendras, je ne t'échapperai plus. En attendant que le mariage soit célébré, viens habiter avec moi. J'ai un petit appartement rue de Maubeuge, un vrai nid d'amoureux, qui ne demande qu'à t'accueillir.

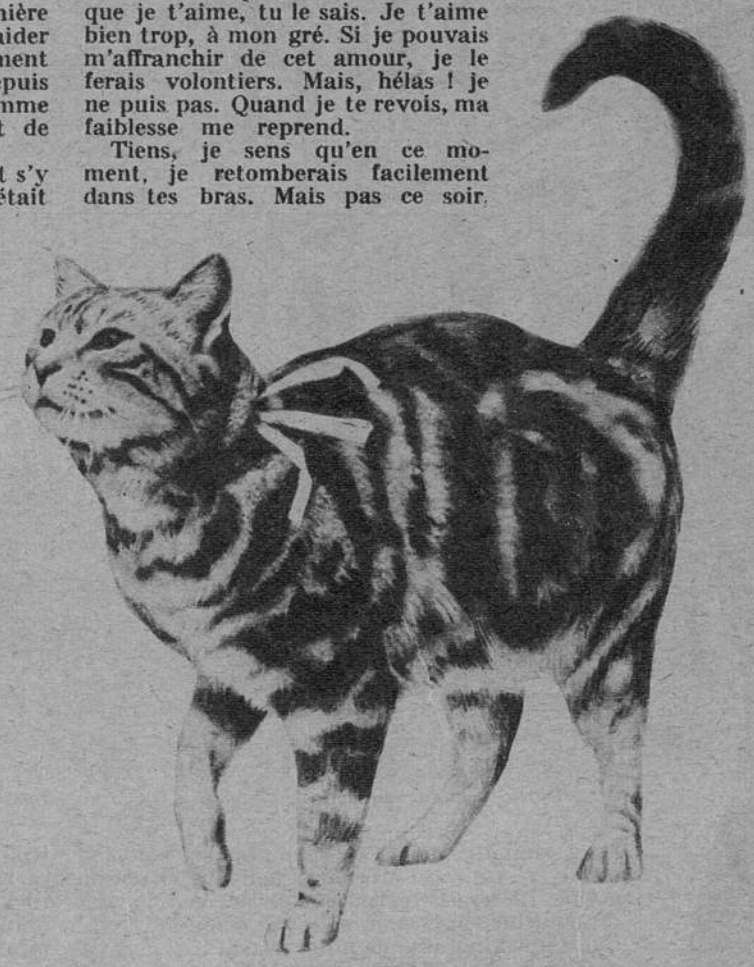
Elle se défendit encore.

— Non, je ne puis pas prendre une telle résolution sans réfléchir. Ne m'en demande pas tant.

— Dis-moi seulement, soupira-t-il, que tu me pardonnes, que tu m'aimes encore et que je puis espérer que tu me reviendras.

— Je n'ai pas besoin de te dire que je t'aime, tu le sais. Je t'aime bien trop, à mon gré. Si je pouvais m'affranchir de cet amour, je le ferais volontiers. Mais, hélas ! je ne puis pas. Quand je te revois, ma faiblesse me reprend.

Tiens, je sens qu'en ce moment, je retomberais facilement dans tes bras. Mais pas ce soir, je t'en prie, pas ce soir. Ma nièce m'attend.



Mme Pascal avait tenu à emporter à Gambais une chatte qu'elle aimait beaucoup et qui finit comme elle, étranglée par Landru. (Wide World.)

— Je ne veux pas te contrarier, ma chérie. Fixe-moi seulement un rendez-vous.

Elle hésita une seconde, puis répondit :

— Soit, après-demain. Attends-moi au café d'en face, je descendrai à huit heures et demie, tu m'emmèneras au cinéma.

— Anne-Marie, Anne-Marie, que tu es bonne ! répondit Landru, dont les yeux semblaient chanter un poème d'extase.

Il lui tendit un tout petit paquet :

— Prends ce cadeau, dit-il. Il est de faible valeur marchande, mais ma sentimentalité y attache un grand prix : c'est une vieille broche qui me vient de ma mère : j'aurai plaisir à la voir porter par une femme que j'aime.

Le surlendemain, les deux amants étaient au rendez-vous.

Avant de suivre Landru, Mme Pascal précisait :

— Il est bien entendu que nous sommes seulement amis, que tu me mènes au cinéma, et que je rentrerai directement chez moi à la sortie.

Il répondit en s'inclinant :

— Tu sais bien, ma chérie, que tes désirs sont des ordres. Pourtant, Mme Pascal ne rentrait chez elle que le lendemain matin. Elle s'était laissée entraîner, au sortir du cinéma, dans un domicile qu'elle ne connaissait pas à Landru, 76, rue Rochechouart, et s'y était oubliée jusqu'à l'aube. A son réveil, Landru avait fait taire ses regrets, en lui faisant cadeau d'une montre ancienne, bijou de famille dont il ne s'était pas séparé sans émotion.

Pourtant, à son retour, l'amoureuse semblait agitée. Elle ne faisait pas de confidences à sa nièce, mais se confiait à une voisine, à laquelle elle disait :

— Je me suis laissée reprendre par lui encore une fois. Je n'aurais pas dû le suivre. Mais je ne sais pas ce que cet homme m'a fait. Je ne puis lui résister.

— Bah ! répliqua la voisine, il ne vous a pas mangée, et puisque cela vous procure du plaisir !

— J'ai eu bien peur. Il m'a fait boire, puis m'a installée dans un fauteuil, a dénoué mes cheveux, s'est agenouillé devant moi, m'a regardée fixement dans les yeux...

— Et alors?

— Alors...

Elle s'arrêta tout à coup, fondit en larmes, puis répéta d'une voix plaintive :

— J'ai eu peur, oh ! que j'ai eu peur !

— Mais enfin, dit la voisine, dont la curiosité s'aiguisait des réticences de la narratrice, que vous a-t-il fait?

— Rien, gémit-elle, laissez-moi.

— Comme vous voudrez, fit d'un ton pincé la confidente désappointée. Mais si j'étais à votre place, je ne retournerais pas avec un pareil homme. Je vois bien qu'il a des manigances pas naturelles. Enfin, n'est-ce pas? puisque vous ne voulez pas en dire davantage, je ne puis pas vous conseiller utilement.

— Merci, ma bonne, merci, soupira Mme Pascal. Je verrai, je réfléchirai...

Et quittant sa confidente insatisfaite, elle réintégra son appartement.

En dépit des craintes et des appréhensions qu'elle avait manifestées, Mme Pascal recevait à nouveau Landru le soir même. Il se réinstallait dans la maison.

Quelques jours plus tard, pour se débarrasser de la nièce de son amie, il faisait lui-même les frais nécessaire à son retour à Toulon et empruntait à cet effet cinquante francs à sa « réserve écus ».

Mlle F... quittait Paris le 27 janvier. Landru, désormais libre de ses mouvements, prenait tant d'empire sur sa maîtresse, qu'il lui faisait vendre des draps, des couvertures, des tapis, un mannequin et un service en porcelaine dorée.

Il encaissait ainsi une somme totale de 747 fr. 50.

Le 15 février, il disparaissait à nouveau. La malheureuse femme replongeait dans le désespoir de l'abandon.

Il venait cependant de lui donner, — sans pouvoir le lui dire, — la plus grande preuve d'amour dont il fût capable. Il s'était éloigné d'elle, parce qu'il ne pouvait se décider à lui faire subir le sort qu'il avait réservé à ses autres maîtresses : il avait fui la tentation.

Pourtant, la nécessité agissant à nouveau sur lui, et cette femme, décidément incorrigible, venant le relancer sur le seuil des deux appartements qu'il avait loués, sous des noms différents, rue de Maubeuge et rue Rochechouart, il jugeait imprudent de la laisser vivre.

Le 13 mars, il faisait un achat de 450 kilos de charbon pour sa villa de Gambais, et le 15 mars il écrivait à Mme Pascal. Des circonstances dont il n'avait pas le droit de parler l'avaient obligé, disait-il, à disparaître momentanément.

Elle lui répondait aussitôt : *Je reçois votre lettre, toute surprise de ce changement de résolution. Est-il possible que ce que vous dites soit vrai?...* etc.

Landru la revoyait dès le lendemain. Plus amoureuse que jamais, elle acceptait ses mensongères explications comme paroles d'Évangile. Il la retrouvait encore les jours suivants. Le 15, il la décidait à se rendre avec lui à Gambais.

Malgré tout, des pressentiments la hantaient. Elle avait emporté d'une visite faite à une cartomancienne de la rue du Dragon — femme convaincue de la réalité de ses prédictions et qui avait cru devoir brouiller le jeu, parce qu'il était plein de présages de mort, — une déplorable impression. Aussi n'avait-elle accepté de suivre Landru que pour fuir Paris, où elle craignait d'être victime des attaques des avions ou des obus des canons à longue portée.

Avant son départ, elle écrivait à sa sœur :

C'est horrible ce que nous passons depuis vendredi. Paris est sous le bombardement. Tu dois penser dans quel état je me trouve : pas de repos et terrés dans les caves, c'est affreux ! Aussi, depuis samedi, je suis avec Lucien. Je viens de rentrer et de préparer mes affaires pour partir avec lui. Que veux-tu? à la grâce de Dieu ! Il arrivera ce qu'il arrivera, car je vois bien que si cela continue, je mourrai de faim ici. Ne t'inquiète pas, je te tiendrai au courant de tout. J'accepterais n'importe quoi, vu la situation où je me trouve. Priez bien Dieu qu'il ne m'arrive rien. Je ne regrette pas ce que je vais faire, mais c'est la force qui me le fait faire. Surtout, ne te fais pas de mauvais sang, car je serais encore plus malheureuse.

Le 24 mars, c'était le départ. Mme Pascal, accompagnée de l'amie à laquelle elle avait fait ses confidences après la nuit passée rue Rochechouart, se rendait à la gare des Invalides. Elle portait une chatte, à laquelle elle tenait beaucoup. Landru était chargé des paquets. Au guichet, il prenait un billet d'aller et retour et un billet simple pour Houdan. A l'arrivée, il empruntait la diligence pour se rendre avec son amie à Gambais.

Pendant quelques jours, les deux amants filèrent le parfait amour. A tel point que, le 5 avril, Mme Pascal, rassurée ou surveillée, écrivait à sa mère une lettre, dans laquelle elle disait :

Me voilà dans mon nouveau logis avec mon petit Lucien, qui est tout plein gentil. Je suis tout heureuse d'être avec lui.

Son bonheur devait être de courte durée. Le même jour, à 17 heures, — heure consignée par Landru sur son carnet, — elle faisait connaissance,

(Suite page 7.)

JEAN FABER.

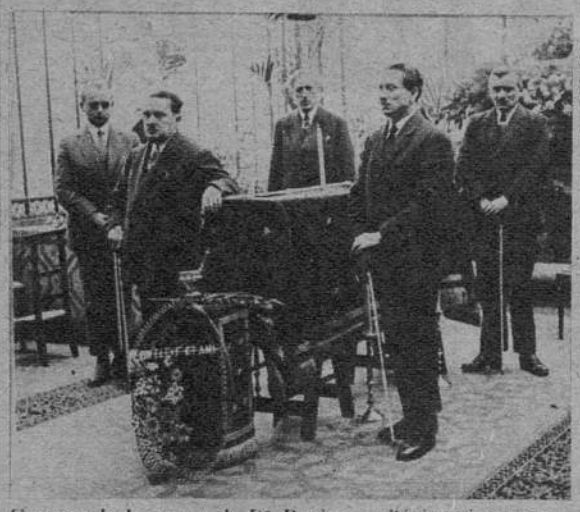
Bloc-Notes de la Semaine

Le Dr Gastaud venant déposer comme témoin à Versailles, pour le procès de lady Owen. (Wide World.)

En vue des manifestations annoncées pour fêter « la journée rouge », le gouvernement a pris d'importantes mesures d'ordre qui ont eu pour résultat d'assurer un calme absolu. Voici un peloton de gardes républicains sur les boulevards. (Henri Manuel.)

M. André Benoist, ex-directeur de la police judiciaire, que la Commission d'enquête parlementaire vient de mettre en cause, au sujet d'un chèque relatif à l'affaire Oustric. (H. Manuel.)

Lady Owen, qui a comparu devant la Cour d'assises de Versailles, pour avoir tenté de tuer Mme Gastaud, épouse du Dr Gastaud, dont elle était la maîtresse. Elle a été condamnée à cinq ans de réclusion. (Henri Manuel.)



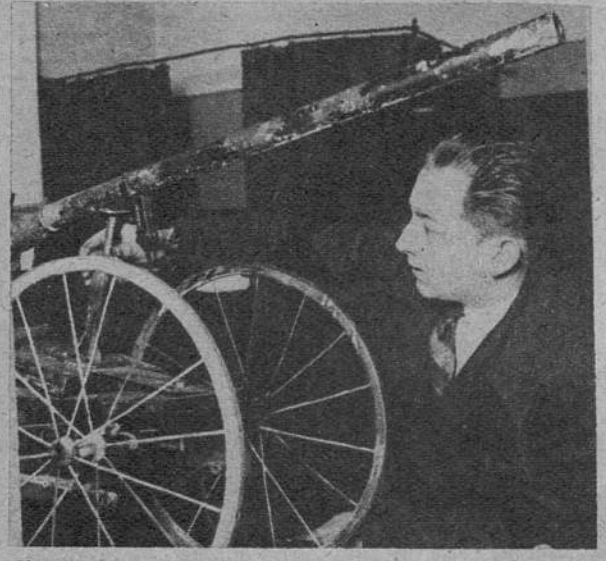
Un aveugle de guerre, le Dr Racine, a été écrasé par une auto aux Champs-Élysées, parce qu'il avait trop confiance dans la nouvelle canne blanche. Son corps a été veillé par des aveugles. (Keystone.)

Voici trois des cannes blanches distribuées aux aveugles de Paris et qu'ils ont peut-être tort de considérer comme un talisman merveilleux. (Henri Manuel.)

M. Chiappe vient encore de procéder à un nouvel essai pour rendre plus visibles les agents de la circulation, qui seront désormais pourvus d'un casque colonial. Le nouvel agent et l'ancien, se serrant la main. (Keystone.)

L'élection du maire de Chicago donne lieu à une lutte sévère. A gauche : Thompson, maire sortant, soutenu par Capone. A droite : Lyle, le second candidat ennemi des gangsters. (Wide World.)

Basil Mamanof, le plus grand faux-monnayeur actuel, que l'Allemagne veut juger. (S. G. P.)



Un Allemand, ancien officier de guerre et devenu inventeur, avait construit un canon d'un modèle spécial. Repoussé par les services techniques allemands, il devint fou et de son appartement tira sur Berlin avec cette arme. (S. G. P.)

Le père Thill, au milieu, accusé d'avoir tué, près de Metz, son beau-fils, Eugène Vaudler, a été reconnu innocent du meurtre, commis par son second beau-fils, Albert Vaudler. à droite. (E. Gangloff.)

La pièce de Hans Reyfiesh et Herzog l'Affaire Dreyfus, adaptation française de Jacques Richepin, jouée à l'Ambigu provoque des manifestations politiques. Les agents de police montant la garde autour du théâtre. (Wide World.)

Un agent de police de Berlin plongeant tout habillé dans une piscine, au cours d'une fête. (Wide World.)

Deux anciens officiers d'Albanie ont tiré à Vienne sur le roi Zogou d'Albanie. De gauche à droite : Ndok Guelossi, Aziz Cami. (Wide World.)

Le polygame anglais Rouse, condamné à mort, a vu son appel rejeté, il sera donc pendu d'un jour à l'autre. La foule stationnant devant le Palais de justice pendant l'audience d'appel. (I. G. P.)

Les mystères de Monte-Carlo

III

Nous voici maintenant devant les auxiliaires du hasard, ceux qui lancent la bille : MM. les croupiers.

Ce sont des gens qui doivent montrer patte blanche pour entrer dans l'administration. Après que leur demande a été présentée et qu'un dossier, contenant tous détails utiles sur leur famille et leurs antécédents, a été constitué, la police du casino se préoccupe d'étudier le nouveau candidat.

On examine quel genre de vie il mène, s'il est modeste ou dépensier, s'il a une liaison ou non. L'élément féminin, qui dans cette police n'est pas inférieur en nombre à l'élément masculin, doit faire en sorte que l'un de ses membres obtienne un doux abandon du futur croupier, qui est forcément un homme jeune. Au cours de cet abandon, il se laissera aller à quelques confidences que l'on suscitera au besoin.

Ces déclarations seront exactement rapportées à l'administration centrale. Comment résister à la tentation, lorsque l'on est un tout jeune homme, que la rencontre fortuite, dans un bar ou ailleurs, où l'on est habitué, fait d'une gracieuse femme votre amie ? Mais une amie qui bien qu'étant parfaitement élégante, est quand même désintéressée. Au cours d'une conversation, on abordera après quelques jours la question : situation et avenir !

— Moi je vais devenir croupier à Monte-Carlo...

— Ça doit être le roi des métiers?

— Je comprends.

Puis on passe à autre chose, mais à quatre jours de là les projets reviennent sur le tapis, et la petite dame ajoute d'un air très rêveur :

— Ça doit gagner beaucoup d'argent, un croupier?

— Oui, mais ce n'est pas tant le fixe qui compte ; ce sont les pourboires.

— Ah oui, ce sont les pourboires? poursuit l'amie d'un air interrogatif.

Si le malheureux se laisse aller à dire sur un ton mystérieux :... « et puis les tours de bâtons »... car il y en a toujours, en dépit des vigilances de l'administration, sa demande de croupier sera radiée purement et simplement. A peu de jours de là, selon qu'il aura été plus ou moins adroit, et plus ou moins discret avec la jeune femme, il recevra une lettre du casino, l'avisant que, vu le peu de places disponibles, on est au regret de classer sa demande ; ou bien, au contraire, qu'il est agréé.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'un poste de croupier est très recherché. Il rapporte à son titulaire un minimum de 3 000 francs pour débuter ; ces émoluments peuvent atteindre, chez ceux qui se montrent très à la hauteur de leur service, au bout de quelques années, 200 000 francs Ces postes ne peuvent s'obtenir qu'avec des recommandations très influentes. En outre, les candidats se recrutent presque toujours parmi les habitants des Alpes-Maritimes et de la Corse, c'est ce qui explique parmi les croupiers la prédominance très nette des noms à consonnance italienne.

Une fois admis, le nouveau venu entre comme élève à l'école des croupiers de Monte-Carlo, célèbre dans le monde entier des jeux. On lui apprendra d'abord à se présenter correctement, à connaître le règlement par cœur, puis à compter avec vélocité, enfin à manier les plaques avec cette dextérité qui vous étonnera chez tous les croupiers que vous avez pu voir, et qui sont dignes de ce nom. En même temps que cette initiation, purement technique, on pousse son instruction auxiliaire, qui consiste, entre autre chose, à l'éducation du coup d'œil.

Lorsqu'il exerce, le croupier doit tout voir dans la partie de table qu'il sert, rien ne doit lui échapper ; il doit, en outre, se souvenir, autrement dit posséder une parfaite mémoire visuelle. C'est une chose qui s'apprend parfaitement, et qui consiste à garder le souvenir vivace, et le plus longtemps possible, des figures qui se pressent autour de vous. Lorsque le nouvel élève est jugé assez dégrossi, on le nomme changeur et on l'attache à une équipe. Le matin, il continuera ses cours à l'école des croupiers, et l'après-midi il travaillera dans les salons.

Le changeur est celui qui vous donne la monnaie que vous lui demandez, il se promène avec une petite sacoche en sautoir, et change les plaques de cent ou de mille que vous lui remettez en jetons de 10, 20 et 50 francs à votre demande. Ce travail ne présente aucune difficulté, c'est pour cela qu'il est dévolu aux débutants.

On veut par là les habituer à fréquenter les salons, les accoutumer à l'ambiance. et surtout leur apprendre à regarder. Car leur promenade autour de la table ne doit pas être inutile, un rôle de surveillance y est attaché. Les apprentis croupiers font partie désormais des mailles du filet qui entoure les clients, et ces mailles doivent être aussi serrées que possible.

On apprendra toujours à un homme, aussi maladroit soit-il, à lancer des jetons avec vitesse et précision devant le joueur qui a gagné, et à couler un rateau adroit entre les mises gagnantes et perdues pour rafler les unes et laisser les autres. Mais il y a des hommes qui ne parviendront jamais à repérer un joueur douteux, à dépister un escroc, et à garder le souvenir des figures qui les ont entourés plus ou moins longtemps. Ces hommes sont peu intéressants pour l'administration, car elle a surtout de la peine à recruter les autres.

Selon ses aptitudes, le changeur reçoit des notes, ainsi que tous les fonctionnaires de la maison, il a son dossier parfaitement tenu à jour.

Après un stage plus ou moins long dans cet emploi, selon les places disponibles et la valeur que ses chefs lui trouvent, on le poussera au rang de « bouleur», c'est-à-dire que c'est lui qui lance la bille et le cylindre. A partir de ce moment, il prend part à la vie active du casino, puisqu'il se tient à la table même, il y est admis pour y jouer le rôle le plus simple.

Ceci est en soi fort facile ; en moins de dix minutes tout le monde pourrait en faire autant, mais là encore, le travail principal est de regarder autour de soi, de noter et de se souvenir.

Le « bouleur » ne doit faire nulle attention à ce qui se passe hors de la table; c'est le travail des changeurs dont il était hier, des inspecteurs et des inspecteurs-chefs dont nous nous occuperons plus loin. Mais rien de ce qui se passe à sa table ne doit lui échapper, et il doit surveiller aussi bien clients que croupiers, car la délation, parfaitement pratiquée, est des plus appréciée par la direction. Au surplus, un employé congédié, cela fait une nouvelle place vacante, et cela tient parfois lieu de camaraderie.

De là, le bouleur passe au rang de croupier, qui est incontestablement le plus pénible de tous les emplois au tapis, puisqu'il comporte le fait de surveiller toute une partie de table, de noter et de se souvenir, de ramasser l'argent perdu et de payer les gagnants. On est toujours surpris de voir l'adresse de ces gens-là, surtout à Monte-Carlo, où il n'y a pas moins de huit manières différentes de risquer son argent, et, par contre-coup, huit manières différentes de régler les gagnants.

Il est vrai qu'à Monte-Carlo, la vitesse de jeu n'est pas très grande. Il se donne environ quarante-cinq coups à l'heure, tandis qu'au jeu de la boule en usage en France, la cadence horaire atteint, au casino de Nice, celle effarante de cent trente coups, soit un coup toutes les vingt-sept secondes. Représentez-vous donc qu'en vingt-sept secondes, les croupiers doivent ramasser les pertes, payer les gains, ranger les plaques et jetons dans une petite caisse plate disposée devant eux, faire les opérations de change que les clients demandent, et mettre en travers du tapis leur rateau au « rien ne va plus », pour marquer aux joueurs qu'ils ne doivent pas continuer à miser, le coup étant parti.

A chaque bout de table se tiennent les chefs de partie, qui, d'un grade supérieur aux croupiers, surveillent ceux-ci ainsi que les clients et assurent l'observation des règlements à la table qu'ils ont sous les yeux. La roulette ayant à droite et à gauche une table, il y a un chef de partie à chacune, puis, autour de la roulette elle-même, qui occupe donc le centre de la partie, se tiennent deux autres chefs de partie et le chef de table, qui commande à toute l'équipe, juché sur un très haut fauteuil, pour mieux indiquer son rang et surveiller tout le monde.

Autour, allant et venant, se tiennent les inspecteurs qui ont pour mission de surveiller tous les abords immédiats de la table, les personnes qui se tiennent debout pour jouer et les employés. Placés sous la dépendance des inspecteurs-chefs, en civil, tous les autres selon leurs emplois sont, soit en jaquette, soit en smoking. L'ensemble que je viens de vous présenter constitue une équipe.

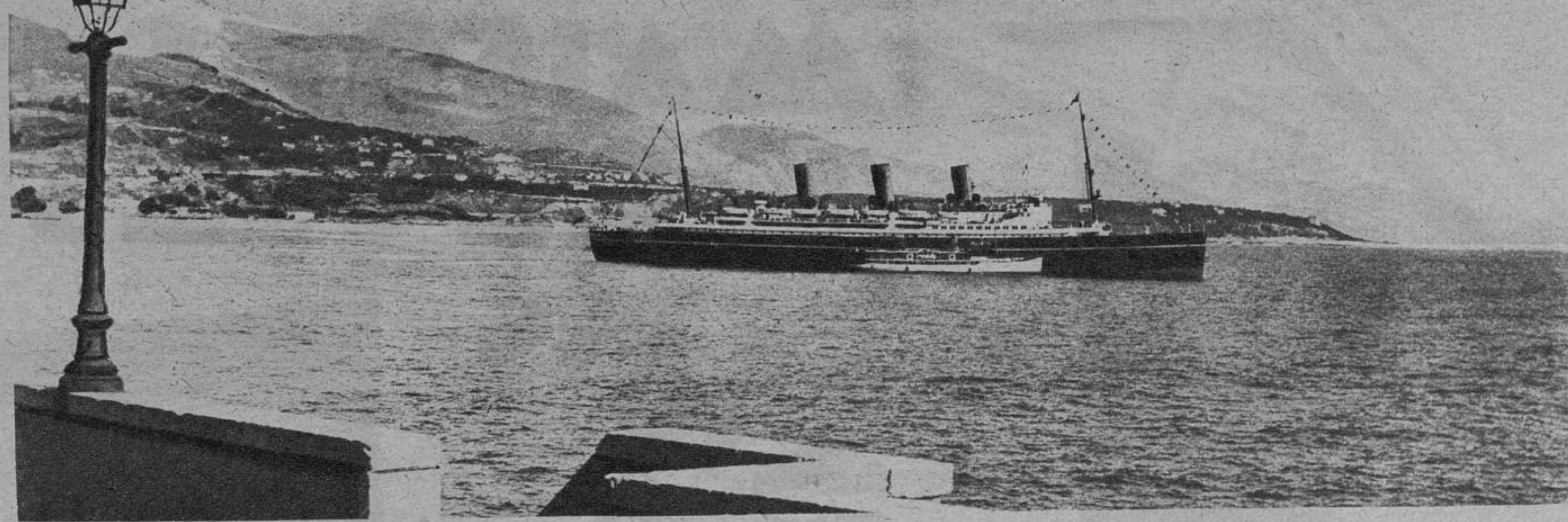
Toutes les quarante-cinq minutes, une équipe vient en relever une autre. On estime que l'effort qu'ils doivent fournir ne s'accommode pas d'un séjour plus prolongé à la table. Et pourtant, ils s'y tiennent personnellement indifférents au gain comme à la perte, alors que des joueurs, en proie aux pires angoisses, essaient de s'y cramponner des heures durant.

L'équipe qui arrive prend, presque sans mot dire, les lieux et place de celle qui se retire, chacun connaissant son poste. Cela se fait avec le minimum de temps perdu et presque en silence. Après ce temps d'arrêt, qui ne dépasse pas quarante secondes, la partie continue,

M. Berkel, qui a écrit pour Police-Magazine *la curieuse étude dont nos lecteurs peuvent apprécier l'exceptionnel intérêt.* (Wide World.)

Un aspect de la grande salle de jeu de Monte-Carlo, d'après le grand film d'Ernst Lubitsch qui a été réalisé en Amérique. Monte-Carlo. (Film Paramount.)

Voir *Police-Magazine* nos 13 et 14.



Le magnifique panorama de la rade de Monte-Carlo vu de la superbe promenade qui longe la Méditerranée. (Wide World.)

L'équipe sortante regagne les coulisses du casino, où elle va prendre un peu de détente et respirer l'air frais dans les dépendances.

Mais, auparavant, chacun de ses membres défile, séparément et dans l'ordre hiérarchique, devant un directeur des jeux afin de lui faire le récit des incidents qui ont pu survenir, même les plus insignifiants en apparence, comme par exemple des plaques tombées d'une table, etc.

C'est alors qu'il ne faut pas que la mémoire leur fasse défaut. Chacun passant à tour de rôle, et ignorant ce que le précédent a dit et ce que le suivant pourra dire, s'il oublie quelqu'incident qui s'est produit dans son secteur, l'observation lui en sera faite, lorsqu'il reviendra prendre son service.

— Ah ! oui, dira-t-il pour s'excuser, j'ai oublié.

— L'administration, lui sera-t-il répondu sur un ton terrible, vous paie pour ne pas oublier.

Ou bien il osera, peut-être dans ses débuts, hasarder un timide :

— Je ne croyais pas que ça avait de l'importance.

— On ne vous demande pas d'apprécier ce que vous voyez, mais simplement de nous le relater.

Après ce compte rendu, où, il faut bien le dire, il n'y a presque rien de spécial à signaler, le plus souvent, et qui dure environ une dizaine de minutes, les membres de l'équipe ont une liberté d'une demi-heure.

Mais ils ne sortent pas du casino. Leur temps de repos écoulé, ils vont relayer l'autre équipe, ce qui représente les quarante-cinq minutes que ceux-ci viennent de passer à la table, et la partie continue. Les croupiers qui ont commis des fautes dans le service subissent des peines, tout comme au régiment, bien que n'étant pas évidemment du même ordre. La plus anodine des peines consiste en la mise en bout de table.

Une extrémité de la table est appuyée à la roulette, et à l'autre extrémité se tiennent le chef de partie et des joueurs. Forcément, de ce fait, il y a plus de travail pour le croupier en bout de table que pour celui qui se trouve à côté de la roulette. On applique donc au croupier fautif une punition de deux ou quatre jours, ou même d'une semaine, de mise en bout de table. Une peine plus grave est la mise à pied, qui consiste à empêcher le croupier de travailler et de toucher sa paie, ainsi que les pourboires correspondant à la période de sa mise à pied.

Enfin, la peine la plus grave est la révocation pure et simple, qui ne se pratique guère que dans un cas, celui de détournement de la part du croupier. Le fait d'être pris en train de léser la maison amène irrémédiablement, sans appel ni excuse possible, le renvoi du croupier, en dépit de ses états de service, de son ancienneté, de ce qu'il jure que « c'est la première fois que cela lui arrive ».

L'administration ne sait jamais, en effet, si c'est le premier vol dont elle est victime, elle ne peut donc, en conséquence, exiger une restitution quelconque. Cette terrible sanction, connue de tous, entretient les croupiers dans la crainte salutaire de perdre une belle situation pour un gain relativement peu important. Ils savent aussi qu'ils seraient dans l'impossibilité de retrouver un emploi quelconque dans la corporation, car vous pensez bien que les casinos correspondent les uns avec les autres, lorsque le besoin s'en fait sentir, surtout pour donner des références sur les employés indélicats.

Mais la direction a également pris toutes les mesures matérielles possibles, pour se défendre contre la tentation à laquelle ses employés pourraient céder.

D'abord les croupiers s'habillent au casino dans un vestiaire qui leur est réservé. Ceci n'a l'air de rien, et pourtant c'est très important. En effet, ils pourraient, s'ils arrivaient de leur domicile avec leur tenue de travail, y dissimuler des poches secrètes, dans lesquelles ils glisseraient chaque jour quelques jetons de cent francs. Cette pratique arrondirait considérablement leurs appointements, tandis qu'arrivant là avec un costume et travaillant avec un autre, s'ils voulaient passer des pièces de l'un dans l'autre, ils ne pourraient le faire qu'au vestiaire. Mais, comme au moment où ils s'y trouvent il y a des supérieurs et des camarades, ce voisinage rend la chose très délicate.

Ils disposent chacun, comme les ouvriers dans les usines, d'un placard fermant à clef, mais dont le directeur des jeux possède officiellement le passe-partout. Cela permet au directeur, en l'absence du croupier, de visiter tout ce que contient le placard.

On remarque que les croupiers mettent toujours leur mouchoir dans leur manche, et ceci pour une raison très simple, leur tenue de travail n'a pas de poches, de façon qu'ils ne puissent rien emporter de la table. Toutes ces exigences n'empêchent d'ailleurs pas des fuites de se commettre, car ces hommes, qui ont une habileté manuelle exercée comme celle d'un prestidigitateur, peuvent se muer en escamoteurs s'ils ont de l'imagination. Ils font parfois des trouvailles qui mettent en échec l'administration. Lorsque le système est découvert, on impose aux croupiers de nouvelles règles en conséquence.

C'est ainsi que vous ne verrez jamais un croupier se passer la main dans les cheveux. L'un d'eux avait trouvé ce moyen peu banal pour détourner chaque jour quelques jetons.

Passant négligemment sa main dans sa chevelure, comme pour rejeter en arrière une mèche rebelle, il avait auparavant logé dans la paume de sa main une plaque par le procédé classique des illusionnistes de music-hall, et qui se nomme l'empalmage. Lorsque le creux de sa main arrivait à hauteur de son col droit empesé, il poussait la pièce entre le col et la peau, d'où elle glissait dans une petite poche préparée à cet effet.

Depuis lors, les croupiers, outre qu'ils ne se passent plus la main dans leur chevelure, changent non seulement d'effets au vestiaire, mais également de linge.

Ce que vous ne verrez jamais non plus, ce sont les croupiers enlever, même un seul instant, leurs mains de dessus le tapis. Une pièce est-elle tombée à terre, ou bien un client a-t-il laissé choir son briquet, son mouchoir ou tout autre objet, vous entendrez crier tout de suite :

— Changeur, une pièce à terre !

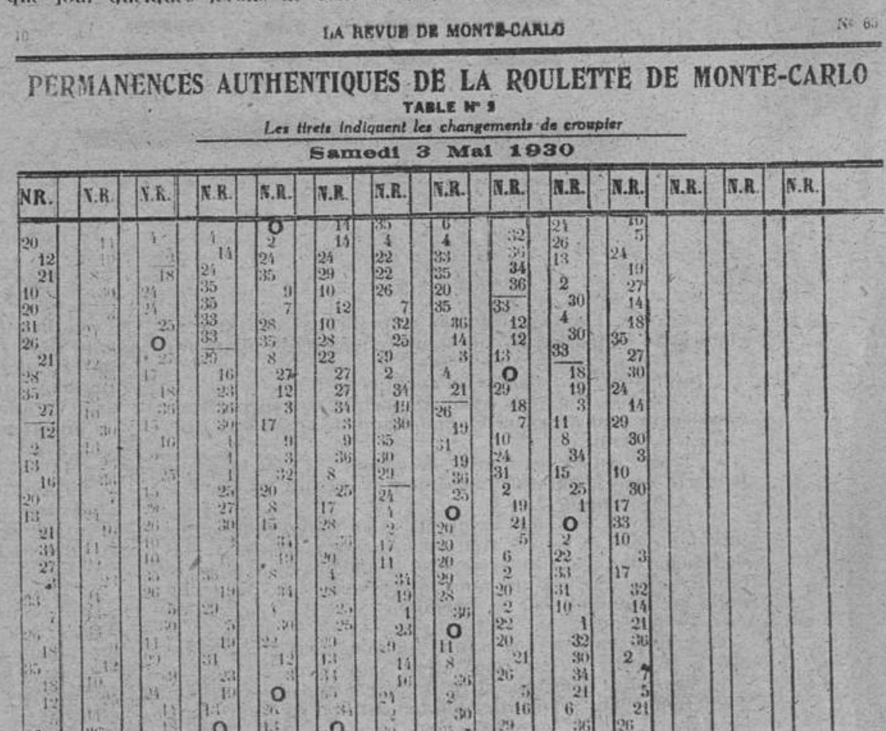
Et le changeur se précipitera pour la ramasser, tandis que le croupier restera, stoïque, à son poste, sans même baisser les yeux. A ceci, il y a deux raisons. La première c'est qu'il ne doit jamais perdre sa table et ses clients de vue, pareil en cela au dompteur auquel un moment d'inattention en face de ses pensionnaires peut coûter la vie.

La seconde raison, la moins connue, est la suivante, un astucieux croupier avait trouvé le moyen de transformer les revers qui ornaient le bas de son pantalon en coffre-fort. Baissant la main à terre sous un prétexte ou un autre, il engageait dans son revers une pièce qu'il avait auparavant empalmée à la manière des escamoteurs.

Il y a encore quantités d'autres moyens que connaissent les croupiers pour déjouer la surveillance dont ils sont entourés. Je ne les connais pas tous, la direction est dans mon cas, et elle doit certainement le regretter encore plus que moi. Elle les découvre les uns après les autres, soit par une indiscrétion, soit par suite d'une imprudence ; elle agit immédiatement en conséquence. Mais l'esprit humain est tellement inventif en ces sortes de choses que la technique des uns est toujours d'un quart en avance sur la défense des autres.

Il y a également les vols que commettent les croupiers indélicats en combinaison avec des compères joueurs, et qui sont les procédés les plus lucratifs de détournement. Du fait qu'ils demandent une association, ils relèvent, non plus de la filouterie, mais de l'escroquerie pure et simple, et nous nous en occuperons au chapitre des escroqueries célèbres.

(A suivre.) BERKEL.



10 LA REVUE DE MONTE-CARLO N° 65

PERMANENCES AUTHENTIQUES DE LA ROULETTE DE MONTE-CARLO

TABLE N° 2

Les tirets indiquent les changements de croupier

Samedi 3 Mai 1930

Colonne	Numéros (de haut en bas)
N.R.	20, 12, 21, 10, 20, 31, 26, 21, 28, 35, 27, 12, 2, 13, 16, 20, 13, 21, 34, 27, [illegible], 23, 7, [illegible], 18, 35, 13, 12, [illegible], 26
N.R.	[illegible] ... 26
N.R.	[illegible], 18, 24, 24, 25, ○, 25, [illegible]
N.R.	1, 14, 24, 35, 35, 33, 33, 25, 16, 23, 36, 30, 1, 1, 1, 25, 27, 30, [illegible], 19, 20, 5, 19, 31, 23, 19, 14, ○
N.R.	○, 2, 24, 35, 9, 7, 28, 35, 8, 27, 12, 3, 17, 9, 3, 32, 20, 8, 15, 34, 19, 8, 34, [illegible], 30, 22, 12, 3, ○, 26, 13
N.R.	14, 14, 24, 29, 10, 12, 10, 28, 22, 27, 27, 34, 3, 9, 36, 8, 25, 17, 28, [illegible], 20, 4, 28, 25, 25, 29, 13, 34, [illegible], 34, ○
N.R.	35, 4, 22, 22, 26, 7, 32, 25, 29, 2, 34, 19, 30, 35, 30, 29, 24, 4, 2, 17, 11, 34, 19, 1, 23, 29, 14, 16, 24, 2, [illegible]
N.R.	6, 4, 33, 35, 20, 35, 36, 14, 3, 4, 21, 26, 19, 31, 19, 36, 25, ○, 20, 20, 20, 29, 28, 36, ○, 11, 8, 26, 2, 30, 24
N.R.	32, 36, 34, 36, 33, 12, 12, 13, ○, 29, 18, 7, 10, 24, 31, 2, 19, 21, 5, 6, 2, 20, 2, 22, 20, 21, 26, 5, 16, 29
N.R.	24, 26, 13, 2, 30, 4, 30, 33, 18, 19, 3, 11, 8, 34, 15, 25, 1, ○, 2, 22, 33, 31, 10, 1, 32, 30, 34, 21, 6, 36
N.R.	10, 5, 24, 19, 27, 14, 18, 35, 27, 30, 24, 14, 29, 30, 3, 10, 30, 17, 33, 10, 3, 17, 32, 14, 21, 36, 2, 7, 5, 21, 26
N.R.	
N.R.	
N.R.	

Photographie d'une page de la Revue de Monte-Carlo *publiant les permanences de la roulette. A gauche, dans les colonnes les numéros indiqués sont les numéros* Noir *et à droite les numéros* Rouge. *Les tirets indiquent les changements de croupiers. Les zéros sont indiqués par le signe* 0. (Wide World.)

LA VIE AMOUREUSE DE LANDRU

(Suite de la page 4.)

elle aussi, avec la cordelette fatale et passait de vie à trépas.

Landru rangeait soigneusement la lettre qu'elle venait d'écrire, puis sortait de la chambre à coucher, où le corps de celle qui avait mis tant de bonne volonté à mourir dormait, sur un canapé, du sommeil éternel.

L'assassin n'était pas dans son assiette. Cette exécution à laquelle il ne s'était résigné pour ainsi dire que contraint et forcé l'avait fortement déprimé.

Pour se remettre, il bouclait les portes, prenait le train pour Paris et allait retrouver Mlle S... Une soirée passée gaiement lui rendait un peu d'élasticité et lui faisait oublier les préoccupations pécuniaires qui le hantaient. Dans les jours suivants, il s'occupait à déménager, avec l'aide de son fils Charles, le modeste mobilier de Mme Pascal, puis retournait seul à Gambais.

Il avait ajourné tant qu'il avait pu son retour, parce que la besogne qu'il avait à y faire lui répugnait.

Rentré par le dernier train du soir, il avait besogné toute la nuit. Nuit effrayante, parce que le corps abandonné pendant plusieurs jours commençait à se décomposer.

Son lugubre dépeçage terminé, il avait furieusement activé le foyer de la cuisinière, où grésillaient les chairs brûlées. Une affreuse odeur de cadavre le prenait à la gorge.

Il avait tué cette fois pour rien, ou presque pour rien. L'aube grise pointait à travers les volets clos qu'il songeait encore, avec un écœurement mêlé de regret, que cette horrible besogne ne lui procurait d'autre avantage que la disparition d'un témoin gênant.

Il soupira comme une victime, et comme le chat de la défunte miaulait sur le seuil, il le saisit par la peau du cou et, passant autour de la tête la corde qui avait servi à étrangler sa maîtresse, il le pendit.

Il lui sembla que cette exécution l'avait un peu soulagé ! Il se reprit à penser aux précautions qui s'imposaient à lui, envers les proches de l'assassinée. Plein de déférence pour les derniers mots qu'elle avait écrits, il prit dans un tiroir la lettre du 5 avril, en maquilla la date, en y substituant celle du 19, et se promit de la jeter à la poste dès le lendemain.

(A suivre.) J. F.

MAISONS CLOSES

pour Sidis et Métèques

Numéros géants, portes mystérieuses, fenêtres soigneusement closes, telles sont les caractéristiques essentielles de ces établissements où la débauche prend une forme particulière, si pittoresquement esquissée par Jean Kolb et Raymond Robert. A gauche, en bas, *un client des maisons pour sidis.* (Wide World.)

— Ce soir, l'ami, je ne vous conseille pas de venir en chapeau et en pardessus, vous vous feriez *tirer* proprement.

— Tirer?

L'inspecteur O... daigna m'expliquer :

— « Tirer »... On vous ferait les poches, si vous préférez. Vous savez tout de même ce qu'on appelle le vol à la tire?

— C'est vrai.

— Donc, pas de *pardesse* et de *bloum*... Il faut bien que je parle argot pour que vous vous y fassiez.

— Alors, une *def*?

— Bravo !... Oui, une casquette et en taille, comme une jolie femme. Les soirées sont encore assez tempérées, pas de danger de piger une bronchite. D'ailleurs, vous pourrez faire comme les gars que nous allons voir : vous coller un pull, un chandail, sur la chemise.

. . . . . .

Le rendez-vous fixé à minuit, je me trouvai à l'heure dite à la sortie du métro, station Saint-Paul.

La nuit était sans lune et je me plaçai sous un réverbère clignotant pour être immédiatement repéré par mon inspecteur.

A minuit quinze, une main s'appuya sur mon épaule. Je me retournai. L'inspecteur O... était là, flanqué d'un sidi de près de deux mètres de haut, au menton barbu, à la bouche ouverte dans un sourire aussi stupide qu'éclatant — jamais je n'avais vu de dents aussi blanches — et qui, frissonnant, paraissait souffrir de la fraîcheur de la nuit.

L'inspecteur O... me le présenta.

— Mohammed, un habitué du Panier Fleuri, du « 10 » et du « 106 ». Il vous pilotera dans les boîtes à poules que fréquentent ses compatriotes et autres métèques.

J'avais en effet demandé à O... de me faire connaître les maisons closes réservées aux Arabes, Polonais, Russes et Bulgares, à toute cette masse cosmopolite qui travaille dans les usines de la périphérie parisienne.

Je savais que ces débits de chair d'amour étaient cités à l'étranger comme une pourriture bien parisienne par les touristes amateurs de tournées des grands-ducs.

Je tenais donc à constater *de visu* que c'était là encore une pénible calomnie et que, dans la clientèle de ces établissements répugnants, je ne trouverais que de rares Français de la métropole. Je déclare tout de suite, d'ailleurs, que mon espoir se réalisa et que dans les trois boîtes ouvertes à la racaille étrangère et surtout orientale je ne trouvai pas un seul Français « de l'intérieur » (comme disent les Alsaciens) digne de ce nom.

Je n'en trouvai pas dans le groupe serré des clients, mais, hélas ! les neuf dixièmes du personnel, patron en tête, n'étaient pas des étrangers.

Mais n'anticipons pas et revenons à mon cicérone Mohammed.

Tandis que l'inspecteur O... me le présentait, l'Arabe continuait de se trémousser, et son agitation me paraissait s'aggraver de seconde en seconde.

Je demandai à O... :

— Il a froid, le pauvre type ? Ah ! dame, ici, ce n'est pas le climat de son pays.

O... se mit à rire bruyamment :

— Froid?... Au contraire, il a trop chaud.

— Et c'est parce qu'il a trop chaud qu'il frissonne? La fièvre, alors ?

— Oui, mais une fièvre spéciale. Cet homme est, comme la plupart de ses compatriotes, d'un tempérament excessif. Le samedi est le jour d'amour, si l'on peut parler d'amour avec des gars comme ça. Il y a de ces Arabes qui, privés de femmes, ne se connaissent plus. Ce matin encore, un de ses semblables a été arrêté pour avoir violé une gosse de douze ans. Quinze jours auparavant, ce dernier s'était fait mettre à la porte des trois « maisons » pour ivresse et menaces. Dans un moment de fièvre, à quels excès ne se livreraient-ils pas?

J'interrogeai Mohammed, lui demandant quelle « maison » avait ses préférences.

— Li trois, me répondit-il. Ji vais toujours dans li trois.

— Dans les trois ! Félicitations, Mohammed.

L'Arabe s'était redressé sous le compliment.

— Oui, c'est un homme qui a de l'appétit, plaisanta O.... et pourtant il a près de la cinquantaine.

— Vi, vi, moi cinquantaine !

— Vous voyez, conclut l'inspecteur, vous êtes en bonnes mains. Mohammed va vous conduire au 10 de la rue de F... C'est la boîte la plus pittoresque. La connaissant, vous imaginerez tout de suite ce que sont les deux autres : le Panier Fleuri et le « 106 ».

Le Panier Fleuri !... une jolie enseigne pour un tel bouge.

— Mais vous ne nous accompagnez pas? m'étonnai-je.

— Jamais de la vie. Pour étouffer là-dedans !... Non, non, merci bien. Vous, c'est votre métier de journaliste. Et puis, on me reconnaîtrait, et cela pourrait apporter quelque gêne dans les mœurs de ces gens-là. Il est préférable qu'on vous prenne pour un client.

— Ah ! il faudra... !

— Ça... c'est votre affaire. Un reporter doit être prêt à tous les sacrifices.

— Évidemment. Enfin, nous verrons...

L'inspecteur O... me serra la main et me donna rendez-vous pour deux heures du matin dans un bar des Halles.

. . . . . .

Je ne vous décrirai pas l'aspect extérieur du 10 de la rue de F... Une maison close ressemble à toute autre maison close. Celle-ci est d'allure paisible et on ne la remarquerait guère, n'était sa lanterne typique et son numéro trop grand pour un numéro honnête, un numéro comme Mohammed qui exagérait vraiment la hauteur pour un Arabe.

Devant la porte, bavardant appuyés sur le cadre de leur bicyclette entre le guidon et la selle, deux agents cyclistes se silhouettèrent dans l'ombre.

— Deux agents ici? Il y a donc eu du scandale au « 10 »?

— Mi non, répond Mohammed. Ci li mime chose tous les samedis. C'iti, comment ti dis, moussié?... Ah ! oui, li sirvice d'ordre.

Le service d'ordre ! L'affluence était telle?

— Au Panier Fleuri, ti virras encore mieux, moussié.

Là-bas, lî clients attendre sur li trottoir comme au thiâtre.

— Nous entrons?

— Oui, mais ji crois ci mieux j'entre li primier pour que ti saches qu'est-ce que ti dois fire. Ti dois fire comme moi, moussié.

— Entendu, je ferai comme toi, Mohammed. Passe devant.

— C'est ça, approuve Mohammed. Ji passe li primier. Comme ça, ti vois...

L'Arabe me précède donc devant la porte du « 10 ». Cette porte est aux trois quarts vitrée et grillagée. Une lumière peu éclatante éclaire ses carreaux sales et sans transparence.

Mohammed ouvre cette porte, entre, d'un mouvement de tête me fait signe de le suivre et referme la porte derrière moi.

. . . . . .

Me voici donc dans la place. J'avoue que je suis un peu suffoqué et je demeure tout d'abord sur le seuil de la porte.

L'espace qui me fait face grouille d'une étrange vermine.

Et quel bruit, qu'on n'entendait point du dehors! Les murs sont épais et la porte solide.

Je me trouve devant un couloir assez étroit que termine un escalier délabré et crasseux.

A ma droite et à ma gauche, deux grandes salles. Dans chacune d'elles, on consomme, mais surtout dans celle de droite, où attendent des filles placées les unes derrière les autres. Au comptoir, que j'aperçois dans le fond de cette première salle, des hommes accoudés consomment et fument des cigarettes. Ce sont d'assez beaux gars. Je comprends : les chevaliers servants de ces filles.

Près de la porte, une quinquagénaire toute en graisse et en gueule. Elle hurle à s'en enrouer — et elle s'enroue d'ailleurs assez souvent — une seule phrase :

— Par ici la monnaie!

Dans la salle de gauche, des hommes (beaucoup plus nombreux que les femmes de la salle de droite) patientent également en file indienne.

— Ici, la clientèle ; là-bas, le personnel d'amour.

Enfin, entre les deux salles, dans le couloir, tournant le dos à l'escalier du fond, un homme — si c'est un homme!

Le front bas, le regard bestial, en bras de chemise, remontant son pantalon sans arrêt, il procède à la distribution.

Il saisit une femme à droite, un homme à gauche, les marie brutalement en les poussant l'un vers l'autre, et commande :

— Passez à la caisse et grimpez!... Au suivant!

Ici on ne choisit pas. On n'a pas le temps.

Le client laisse tomber une coupure de cinq francs dans la dextre poilue de la matrone et, enlaçant grossièrement la fille, monte dans une chambre du premier étage.

La file des hommes a avancé d'un pas et une autre femme, qui sort à peine de l'ignoble étreinte, prend place au bout de l'autre file, côté bétail d'amour.

Tout cela est si nouveau pour moi que je ne bouge pas de place et que Mohammed, après un moment, est obligé de me prendre par le bras pour me faire entrer dans la salle de gauche.

Et me voici derrière lui, tandis qu'un petit être chétif, triste et endormi, en bras de chemise lui aussi, me donne une demi-carte à jouer sur laquelle je lis le numéro 33.

On donne des numéros!

D'autres clients sont arrivés qui se placent derrière moi et m'écrasent sur Mohammed. Je joue des coudes pour me donner de l'air, mais c'est en vain. Les clients sont de plus en plus nombreux derrière moi.

Mohammed a tourné la tête pour me dire à l'oreille :

— Moussié, ti place li main dissus le portifouille pour les volirs.

C'est vrai, l'inspecteur O... m'avait averti.

— Quand vous attendrez votre tour, attention aux tireurs.

Les tireurs ne sont pas loin. En voici un qui me palpe. Je me retourne et, en trois mots, j'arrête l'opération.

— Ça va, hein?

Et maintenant j'attends mon tour tandis que les mots, toujours les mêmes, se succèdent avec une rapidité étonnante :

En haut, à droite : *l'entrée du « 10 »*. Au milieu : *le « 106 »*. (Photos Wide World).

Le « Panier Fleuri » en semaine. Le samedi après-midi une vraie foule stationne devant la maison. (Wide World.)

— Passez à la caisse et grimpez!... A toi, le Russe.. A toi, le Polonais... A toi, l'Arbi... Par ici la monnaie... Doucement, le *Tchécoslovache*, faut pas reprendre le biffeton pendant que je tourne l'œil à gauche!

La file indienne des hommes s'allonge encore. Elle tourne maintenant au fond de la salle pour se terminer à ma hauteur.

Le dernier client arrivé commence déjà à se mettre à l'aise en enlevant sa veste.

Mais le patron a vu le geste et lance d'une voix grasse :

— De la tenue, bon sang!

Bon, que se passe-t-il? Des cris, des appels de femme partent de là-haut. Puis c'est le bruit d'une bataille, et deux hommes en bras de chemise comme le patron — je saurai tout à l'heure qu'il s'agit de ses deux commis chargés de sortir les indésirables — apparaissent, poussant devant eux un Polonais blême qui se débat, prince des dents.

L'un des deux commis explique en passant au patron, ce qui n'a pas l'air d'ailleurs de l'intéresser beaucoup :

— Ce salaud-là a mordu la Rouquine au nichon!... *Il a la gueule sale* (il est saoul).

— Foutez-le dehors, crie le patron. Non, maintenant s'ils se mettent à abîmer le matériel!

Et, tout heureux de sa fine plaisanterie, le patron rit avec fracas.

Le Polonais a été jeté à la rue et le calme est revenu. Défilés et « distribution » recommencent. De temps en temps, quand une femme redescend, un des gars de la salle de droite s'approche d'elle. Deux mains se tendent : la plus petite glisse un jeton de vingt sous, rarement de deux francs, dans la plus grosse. Ces messieurs sont des *vrais de vrai*. Une blonde, dont la poudre de riz et le maquillage trop poussé sont tombés sous les étreintes, approche un visage cadavérique de la cigarette d'un souteneur. Elle parle à l'oreille de l'homme. Elle en a assez, sans doute. Elle n'en peut plus.

Oui c'est bien cela. L'homme est impitoyable. Je l'entends crier sans qu'il daigne se retourner :

— M'en fous!

La femme n'insiste pas et reprend place derrière les autres. Elle remontera là-haut jusqu'à ce que le dernier client ait eu satisfaction.

Allons, un nouvel incident. Celui-ci vient d'éclater entre la matrone chargée de la caisse et un vigoureux Russe.

La femme gueule :

— Quoi? Que tu m'as payée?... Des fois que tu voudrais m'avoir... Allez, *raque* ou tu ne monteras pas!

Le Russe discute, assure qu'il a donné son billet de cinq francs, traite la grosse femme, qui bave de colère, de voleuse et menace de la calotter.

— Jules!... hurle la caissière. Jules, joue-z'*y* un air de mandoline à cette vache-là!

Le Russe s'est calmé, a sorti un nouveau billet de cinq francs, est monté.

— La mandoline?

Mohammed me montre un nerf de bœuf accroché à droite de la porte.

Ah! bon, charmante soirée!

. . . . . .

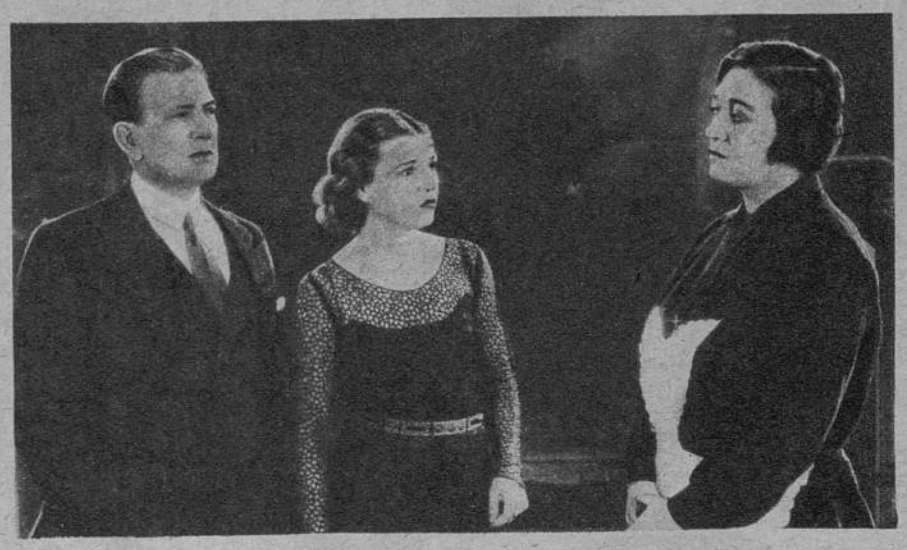
Me voici sur le trottoir. Le patron m'a regardé comme un événement. Alors qu'il venait de me pousser une petite brune trop potelée dans les jambes, j'ai passé la femme au suivant, jeté un billet de dix francs à la caissière et suis sorti.

Ouf! ici je respire. Il était temps.

JEAN KOLB et RAYMOND ROBERT.

ces films policiers

LA MAISON DE LA FLÈCHE



Le détective Langeac (Léon Mathot) interroge la femme de chambre de Mme Harlowe (Nadia Debory). Au milieu : Betty (Anabella).

Que doit être un film policier pour passionner le spectateur? Son scénario doit être compliqué avec des scènes rebondissantes, sans jamais cesser d'être clair. Il doit tenir en haleine le spectateur sans que jamais celui-ci puisse penser : « Tel événement va se produire ; tel incident va surgir » ; ou bien : « Le coupable est le confident de la victime ». Le mystère le plus impénétrable doit planer sur tout le drame, et la conclusion ne peut, à aucun moment, être prévue.

Si toutes ces qualités sont réunies, l'auteur a fait un bon scénario policier ; le metteur en scène, pourvu qu'on lui en fournisse les moyens, réalisera un excellent film.

On trouve la plupart de ces qualités dans *la Maison de la Flèche*, d'Henri Fescourt, qui groupe dans sa distribution des artistes de valeur comme Léon Mathot, Alice Field, Anabella, Jeanne Brindeau, Nadia Debory, Gaston Dupray, le regretté Desfontaines, de Garcin, Robert Casa et Maxudian. Je dois dire tout de suite que toutes et tous sont parfaits et concourent à une interprétation de grand ordre.

Mme Harlowe, une riche Anglaise retirée dans un somptueux hôtel à Dijon, est la victime d'un maître chanteur qui tente de lui soutirer cinquante mille francs : c'est, comme point de départ, l'affaire des lettres anonymes qui défraya la chronique judiciaire il y a quelques années.

Qui soupçonner? Mme Harlowe n'a auprès d'elle que sa filleule, la gracieuse Betty, et la demoiselle de compagnie de celle-ci, Ann Upcott. Mais son beau-frère, Boris Waberski, ne lui semble pas très recommandable. Waberski et Ann Upcott pourraient être complices. Ce n'est qu'une impression.

Un fait tragique se produit : la mort subite de Mme Harlowe, trouvée, le matin, dans sa chambre. Cette mort est déclarée naturelle par le médecin appelé pour les constatations.

Le testament de la défunte institue Betty comme légataire universelle, à la grande fureur de Waberski. Pour se venger, du moins on le croit, il accuse formellement Betty d'avoir empoisonné sa bienfaitrice.

Voilà le drame bien exposé.

La justice et la police entrent en mouvement. Jim Frobisher, l'avoué de Betty, est appelé d'urgence de Londres pour soutenir les intérêts de la jeune fille, sa cliente. Langeac (Mathot), directeur du service des recherches, vient en personne à Dijon pour enquêter.

Malgré les résultats de l'autopsie qui n'ont pas révélé de trace de poison dans le corps de Mme Harlowe, Langeac est convaincu du contraire : la vieille Anglaise a été empoisonnée. Le grand policier appuie sa conviction sur ceci : en furetant dans la bibliothèque, il a découvert une note disant que Simon Harlowe, le défunt mari de la victime, « possède une flèche imprégnée de strophantus, poison redoutable des Indiens, qui peut garder toute sa virulence pendant plus de quinze ans ». Le doute n'est pas permis, selon Langeac : Mme Harlowe a été tuée à l'aide de cette flèche empoisonnée « qui ne laisse pas de trace dans l'organisme ».

Qui est l'assassin? Waberski? Interrogé, il affirme s'être absenté de Dijon la nuit du crime, sans pouvoir, cependant, signaler des témoins de son alibi. Ann Upcott? Elle se serait endormie dans la bibliothèque et aurait été réveillée, à dix heures et demie du soir, par des voix venant de la chambre de Mme Harlowe.

— J'ai cru, dit-elle, que la garde et la femme de chambre faisaient une piqûre à Madame pour prévenir une crise, ce qui était fréquent.

Quant à Betty, la seule qui avait intérêt à la mort de Mme Harlowe, elle assistait à une soirée dansante en compagnie de son fiancé, l'avocat Thévenet, qui la ramena à l'hôtel à une heure et demie du matin. Or, d'après le témoignage d'Ann Upcott, qui remarqua l'heure à la pendule placée sur un petit meuble de la bibliothèque, il était dix heures et demie lorsque les personnes qu'elle entendit pénétrèrent dans la chambre de Mme Harlowe.

Boris Waberski n'en persiste pas moins à accuser formellement Betty. Il apprend à Langeac que c'est un chimiste besogneux de Dijon nommé Jean Cladel qui a préparé la flèche empoisonnée. Nous ignorons, d'ailleurs, dans quel but.

L'action se précipite.

Langeac et Bex, le juge d'instruction, décident de se rendre sans plus tarder chez Cladel. Ils y arrivent pour entendre un cri de terreur : un individu vient d'être assassiné à quelques pas d'eux... La porte est enfoncée ; trop tard ! L'assassin a pu prendre la fuite en emportant le cadavre qu'il a jeté dans une automobile.

Qui donc le chimiste a-t-il tué? Quel témoin gênant a-t-il supprimé?

Cependant, il semble que les soupçons doivent se porter sur Ann Upcott et sur Waberski, comme auteurs principaux de l'assassinat de Mme Harlowe.

Ann Upcott craint d'être arrêtée. Elle supplie Betty de l'aider à s'enfuir. Il est convenu qu'avec l'aide de Thévenet, Ann Upcott sera conduite à un endroit d'où elle pourra regagner l'Angleterre par avion.

Langeac est au courant de la fuite de la demoiselle de compagnie ; il ne bronche pas. De son côté, Waberski, mystérieusement, s'élance à la poursuite des fuyards... Le directeur des recherches sait que les criminels ne pourront pas lui échapper ; il a découvert leur secret. Dans une villa déserte voisine où il entraîne l'avoué Frobisher se trouve la machine à écrire avec laquelle furent tapées les fameuses lettres anonymes ; et là, les deux hommes découvrent le cadavre de Jean Cladel, assassiné la veille, et sur une table est posée la flèche de strophantus qui attend la dernière victime.

Quelle doit être la dernière victime? Pour Frobisher, il ne peut s'agir que de Betty.

Mais peu après, Thévenet et Betty pénètrent dans la villa déserte. Aidés par la femme de chambre, une comparse, ils y transportent un corps inanimé : celui d'Ann Upcott, qui, par ses déclarations, risquait d'indiquer involontairement à la justice les coupables, c'est-à-dire Betty, et son fiancé Thévenet, jeune arriviste dénué de scrupules, et qui n'avait pas hésité, pressé par des besoins d'argent, à commettre cette série de crimes.

Tous deux, ainsi que la femme de chambre, sont arrêtés. Waberski arrive à son tour ; il a été blessé à la figure au cours d'une rixe où il avait tenté de défendre Ann Upcott. Seul un détail reste obscur : l'alibi invoqué par Betty ; celle-ci étant rentrée à une heure et demie du matin n'avait pu commettre le crime qu'Ann Upcott affirmait avoir dû être perpétré à dix heures et demie. Cette explication est fournie par Langeac : Ann Upcott avait vu dans une glace la pendule que Mme Harlowe avait déplacée dans la journée, et le renversement des aiguilles avait causé cette erreur.

La Maison de la Flèche m'a beaucoup intéressé. Mathot est un chef de la police de grande envergure. Dans le rôle d'Ann Upcott, Alice Field est émouvante, et Anabella est une Betty qui ne laisse à aucun moment deviner ses noirs projets, tandis que Maxudian, par son allure énigmatique, dérouterait un homme encore plus perspicace que Langeac. Je comprends le succès de ce film.

DANTIN.

Waberski (Maxudian) affirme à Langeac (à gauche) *s'être absenté de Dijon la nuit du crime.*

UNE SURPRISE DÉSAGRÉABLE

Il y a des gens qui, lorsqu'ils ont une heure à perdre, s'en vont dans un jardin public, quand il fait beau, ou dans une exposition, s'il pleut. Il en est d'autres qui adorent errer dans les salles du Palais de justice et écouter, çà et là, au hasard des tribunaux, quelque jugement aux curieux attendus. Ceci aux États-Unis aussi bien qu'à Paris.

Le nommé Thomas E. Stinson était un habitué du Palais de justice de Chicago. Il aimait particulièrement la chambre des divorces. Était-ce parce qu'il s'accordait mal, lui-même, avec sa femme, ou bien parce que... Tout à coup, il lui sembla entendre son nom prononcé par le juge Lynch. Il s'évada de la rêverie dans laquelle il était vaguement plongé, pour écouter attentivement.

Ma parole !... C'était bien le nom de Thomas E. Stinson qui venait d'être appelé! Quel hasard ?...

Une femme parlait. Elle disait :

— Je m'appelle Harriett Catherine Stinson. Je suis mariée depuis le 31 octobre 1928...

Sa femme !... c'était sa femme qui s'adressait au juge ! Elle continuait à raconter, et il écoutait étonné :

— Un mois plus tard, il commençait à me maltraiter. Il me battit, il me donna des coups de pied. La police vint me secourir, une fois, sur l'appel de mes voisins.

Du coup, Stinson s'avança et demanda la parole.

— Je ne savais pas, dit-il, que ma femme demandait le divorce. Nous avons bien eu quelques petits différents ensemble, mais je les croyais depuis longtemps aplanis !

Le juge l'écouta très attentivement, puis le pria de revenir au début de la semaine suivante, pour s'expliquer officiellement.

Cette fois-ci, Stinson ne sera pas venu en simple badaud au Palais de justice !

Vient de paraître

Prisons de femmes

Éclatante justification d'une œuvre qui a rendu célèbre

Francis Carco

Les Éditions de France
20, Avenue Rapp. **15 fr.**

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré peut être **guéri en 3 jours**, s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soit approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :
E. J. WOODS, Ltd 167, Strand (188 A). LONDRES W. C. 2

DEUX LIVRES INDISPENSABLES

Avez-vous lu *Oustric & Cie* de M. Maurice Privat ? C'est un ouvrage extraordinaire qui fait pénétrer dans les coulisses de la finance et de ses intrigues. Il apprend comment on fait fortune et comment on la perd.

La Commission d'enquête, étonnée qu'un écrivain ait pu, en quelques jours, découvrir la vérité qu'elle a tant de mal à trouver, a fait appeler M. Maurice Privat en témoignage. Il a refusé de lui indiquer ses sources. Mais il est extraordinairement renseigné. Il faut suivre cette aventure incroyable qui éclaire un des plus étonnants drames de ce temps. Il est écrit d'une plume alerte et passionne tous les publics. C'est un modèle d'enquête précise, qui permet de comprendre une retentissante affaire.

Vous demanderez également à votre libraire, si vous ne l'avez déjà, *le Mystérieux Assassinat de Mrs. Florence Wilson*, du même auteur. Car M. Maurice Privat publie un volume chaque mois, complété par les *Documents secrets*. Tâche géante. Mr Edmond Haraucourt parle de Balzac à propos de M. Maurice Privat. Le souvenir du géant des Lettres françaises s'impose quand on lit cet écrivain.

Dans les *Documents secrets*, on trouve bien des révélations. *Le Mystérieux Assassinat de Mrs. Florence Wilson* en était bourré, et bien étonnantes. Tous ceux qui s'intéressent à la criminalogie devraient méditer cette œuvre, chef-d'œuvre d'intelligence. On voit, par elle, combien il est difficile de dénicher un criminel, quand il ne laisse pas de traces, et l'on s'étonne que la justice n'ait pas suivi la piste indiquée par notre écrivain.

Après ces deux maîtres livres, M. Maurice Privat publie, dans la même collection, *les Révolutions de 1914 et la crise mondiale*. Il y expose où va le monde et les bouleversements qui attendent notre société. Il fait penser. Nous recommandons cette série tout particulièrement. Tous ceux qui aiment la pensée nette, les observations claires, le style vivant nous remercieront de les leur signaler.

Mais ils sont nombreux ceux qui suivent M. Maurice Privat, *Oustric & Cie* ne dépasse-t-il pas les cinquante mille de vente ?

LE DÉTECTIVE ASHELBÉ.

Chaque volume de cette collection est à 12 francs. *Les Documents Secrets*, 16, rue d'Orléans, à Neuilly, Paris.

Le professeur irascible

— Combien de fois quatre dans trente-deux ?... demanda miss Mary Hickman, professeur à l'École de Yeager, dans la ville de Kansas City (U.S.A.) à l'élève James Edwin Christmann.

— Sais pas, mademoiselle !

— Ah, tu ne sais pas ! Je te ferai savoir, moi! dit aussitôt la charmante jeune femme qui se saisit d'une canne et l'abattit rageusement sur le dos du pauvre enfant. Elle le roua de coups, tant et si bien que la maman du petit à porté plainte en justice.

L'enfant, à la barre, a conté par le menu la manière dont miss Hickman comprend l'enseignement. Elle a cassé une jambe à son élève !

Le tribunal a accordé à la maman 500 dollars de dommages et intérêts.

L'AGENT LE PLUS POPULAIRE DE PARIS

Diverses attitudes du gardien de la paix Rémy Leclercq. (Wide World.)

L'agent le plus populaire de Paris ; c'est un titre, cela ! La capitale n'accorde pas sa sympathie à n'importe qui. Il faut la mériter et qu'une affection réciproque se soit dégagée.

C'est — vous l'avez deviné — du gardien de la paix de la porte Saint-Denis qu'il s'agit. Tous les Parisiens le connaissent. Il y a foule de curieux pour le voir lever son baton blanc. Il a une manière bien à lui, très cordiale, d'arrêter la file des voitures.

C'est aujourd'hui un personnage légendaire. Tous les journaux ont publié son portrait ; les caricaturistes l'ont maintes fois silhouetté et les revuistes lui ont consacré une scène.

C'est un type de Paris, une des curiosités de la capitale, et quand il n'est pas là, il manque un détail à la porte Saint-Denis.

Figure pittoresque. Sa grande barbe fauve à deux ailes de Gaulois le caractérise inoubliablement.

Il y a deux ans, la nouvelle de sa mort courut. Les journaux publièrent des notes biographiques émues. Il put mesurer l'étiage de sa célébrité. Tout un quartier en fut retourné, durant vingt-quatre heures, et des passants s'arrêtaient, attristés, devant l'emplacement où il avait l'habitude d'évoluer sur la chaussée. Les petites midinettes avaient la larme à l'œil.

Par bonheur, la nouvelle était fortement exagérée. L'agent notoire avait subi un commencement d'insolation ; il avait dû s'aliter, mais une quinzaine plus tard, à la grande joie du public, il reprenait ses fonctions sur la voie publique. Revenus de leur alerte, les Parisiens prodiguèrent à « leur » agent les marques d'une affection encore accrue : on lui serra les mains, les femmes lui décochèrent leur plus frais sourire, et des midinettes lui offrirent des fleurs. Paris, quoi qu'on en ait dit, ne se lasse pas facilement de ses idoles.

Comme tous les grands hommes de Paris, l'agent Rémy Leclercq n'est pas Parisien, évidemment. Il est né à Pluchy-Cybion, près d'Amiens, dans la Somme, le 28 septembre 1877. Il a donc aujourd'hui cinquante-trois ans. Il eut du poil au menton de très bonne heure.

Ces renseignements, c'est lui-même qui me les donne, à l'ombre de la porte Saint-Denis, où il opère comme chaque jour. Ce n'est pas aisé, je vous le jure, d'interviewer un agent de la circulation dans son travail. A chaque question que je lui pose d'un peu plus près, une auto manque de me happer. Tout en me répondant, il active du bâton blanc la file des véhicules ou bien en suspend le cours. Il a son sifflet aux lèvres et en tire, à chaque instant, des modulations stridentes.

— Racontez-moi votre enfance?

A ce moment, une ménagère traverse la chaussée en poussant devant elle la petite voiture où sommeille son bébé. L'agent se précipite pour lui faciliter le passage. Il a des attentions délicates pour les mères, qui connaissent et apprécient sa sollicitude à leur égard, et le remercient avec un sourire. Il y a des mères de famille du faubourg Saint-Denis qui ne se risqueraient pas à traverser les grands boulevards à un autre endroit que celui où il règle la circulation.

Voici une femme qui, elle, porte sa progéniture sur ses bras :

— Bonjour, mignon ! dit l'agent à l'enfant.

Le bébé lui envoie un baiser de ses petits doigts potelés.

— C'est une vieille connaissance ! me confie l'agent Leclercq. Mais reprenons notre conversation.

— A bâtons blancs rompus !

— Comme vous dites. Donc, je suis l'aîné de quinze enfants. Une belle famille, comme vous voyez. Mes parents n'en étaient pas plus fiers pour ça. Inutile de vous dire qu'il a fallu travailler de bonne heure. A neuf ans, j'étais embauché à la fabrique de papeterie où travaillait mon père. Cette maison vint à brûler ; j'entrai dans une usine de tissage, comme ourdisseur. J'y demeurai quatorze ans. Je gagnais alors trois francs dix sous par jour. On vivait très bien à ce tarif-là à cette époque, je vous l'affirme. Puis, avec ma femme, nous sommes entrés en service dans une maison bourgeoise. Jusqu'à la guerre, nous sommes restés dans cette place. Vous voyez que la vocation de gardien de la paix ne m'est venue qu'assez tard !

Une auto me frôle. Je bondis sur le refuge. J'apprends à mes dépens que l'agent de la circulation risque sa vie à chaque instant.

— A ce propos, me dit l'agent Leclercq, il y a quatre ans, j'ai été renversé par un camion. Une roue a passé sur le bras. Deux mois alité. Ce sont les petits inconvénients du métier. C'est une femme qui m'avait bousculé pour traverser plus vite. C'est moi qui ai « encaissé » le camion à sa place.

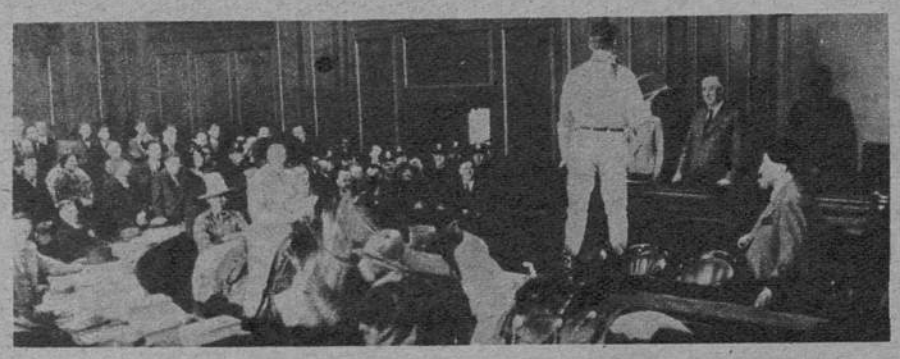
Un coup de sifflet. La file des véhicules stoppe. Nous pouvons parler en sécurité.

— C'est en 1918 — il y a douze ans — que j'ai pris du service dans les compagnies d'agents de la circulation. Il y avait bien des vides à combler à ce moment-là par suite de la guerre.

— Depuis combien de temps êtes-vous « l'agent de la porte Saint-Denis » ?

— Depuis neuf ans, monsieur. Dès les

(Suite page 14.) ANDRÉ CHARPENTIER



Un épisode burlesque de la lutte électorale livrée à Chicago pour l'élection du maire. Le maire sortant, Big Bill Thompson, (en haut, à droite, contre le mur), *recevant en pleine séance du conseil municipal l'hommage de cow-boys d'un cirque. Le juge Lyle, ennemi des gangsters et candidat lui aussi à la mairie, critique ces méthodes.* (Inter News.)

D'une semaine à l'autre

CURIEUSE AVENTURE. — Depuis plusieurs années, M. Robert Derloche, un riche industriel d'Ault (Somme), entretenait des relations avec une jeune femme de la localité, Fernande Milhomme. Un soir de la semaine dernière, il se trouvait chez la jouvencelle, lorsque, tout à coup, la porte s'ouvrit et un individu masqué, tenant à la main un revolver, se précipita sur lui — tout à fait roman feuilleton — et, le canon sous le nez, lui dit : « Je te tiens... tu ne sortiras pas vivant ! »

A ce moment, la tendre amie reprocha à l'industriel d'avoir offert 20 000 francs à un nommé Démarest pour qu'il la fasse disparaître — c'est un moyen de mettre fin à une idylle — et lui présenta trois feuilles de papier timbré, dont une portait les mots suivants : *Je reconnais avoir voulu faire tuer Mlle Milhomme et je m'engage à l'épouser, en lui reconnaissant une dot de 500 000 francs.*

L'individu qui avait assisté à la scène *sans mot dire se démasqua alors. C'était* Démarest qui fit alors valoir ses droits (?), demandant, revolver au poing, à l'industriel de lui signer une reconnaissance de dette de 200 000 francs. Après avoir signé tous ces papiers, M. Derloche put se retirer et... aviser la gendarmerie. L'enquête révéla bientôt que l'arme de Démarest était un revolver absolument hors d'usage... comme le sont maintenant les engagements signés.

Si, par hasard, vous allez un jour à Ault, coquette plage picarde, ne vous laissez surtout pas prendre aux beaux yeux de Mlle Milhomme. Cela pourrait vous coûter cher.

LA FILLE OU LA MORT. — La bourse ou la vie est une formule bien périmée. De nos jours, les « tueurs » sont beaucoup plus exigeants. C'est le droit à l'amour qu'ils réclament impérieusement, pistolet automatique à la main. C'est une petite conférence du désarmement. « Votre fille et je désarme ! Sinon... » Ainsi Louis Viala, un ouvrier maçon de Lacaune-les-Bains, aimait la fille de son patron, M. Riolo. Ce dernier n'avait pas cru devoir accorder son consentement à cette union. Viala menaça, fut condamné en correctionnelle pour menaces de mort, menaça encore, fut désarmé par le maire du pays. Nullement découragé, il revint à la charge et, cette fois, trouva les parents sans défense. Il les tua froidement, tira ensuite sur la jeune fille, sans l'atteindre, et se logea une balle dans la tête. Singulière demande en mariage.

T. S. F. ET JALOUSIE. — Fait-divers bien américain qui nous arrive de Kansas-City, par sans fil, comme il se doit.

Rentrant à son domicile, Mr. Welch trouve sa femme en extase devant le diffuseur de son super-hétérodyne. La voix charmeuse du célèbre chanteur yankee Rudy Valée, en ondes captivantes, emplit l'appartement. Yeux mi-clos, comme dans un rêve, l'épouse n'a même pas un sourire aimable. Le dîner n'est pas prêt. D'un coup de poing rageur, Mr. Welch abat l'appareil.

Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire, c'est la scène conjugale banale, corsée d'une pointe de violence. Mais Mrs. Welch adore la radiophonie, elle ne peut admettre ce crime de lèse-T. S. F. et elle se venge. D'une balle de browning en pleine tête, elle abat son mari jaloux et violent.

POUR CARMEN. — Changement de décor. En Espagne, près de Badajoz, dans un tout petit cimetière de campagne, deux hommes se cachent derrière les mausolées, un énorme pistolet au poing. Dès qu'une tête se montre, on entend une détonation, le sifflement d'une balle. Soudain un grand cri, un corps sanglant vient de s'abattre sur une dalle de marbre. Le brigadier de gendarmerie de San Benito est maintenant le seul amant d'une belle Carmen qui offrait ses faveurs à un autre gendarme. L'amour de l'uniforme, sans doute.

SE TAIRE. — La blonde Vivian Gordon, charmante danseuse de Broadway, avait l'occasion, en exerçant sa profession, d'entendre dire beaucoup de choses. Plutôt que de garder pour elle ce qu'elle apprenait, elle éprouva le besoin de dévoiler ses secrets à la justice.

L'infortunée fut retrouvée étranglée dans Cortlandt Park. Sur sa poitrine, une pancarte était accrochée : « Que cet exemple serve à ceux qui ont la langue trop longue ! »

LE TRAIN DE LA MORT. — Le 8 février dernier, dans le rapide Cologne-Bruxelles, un voyageur était trouvé assassiné. La semaine dernière, dans le même rapide, un riche négociant était tué à coups de marteau, dépouillé de son argent et jeté sur la voie. Quelques heures plus tard, l'assassin, un Arabe, Molay ben Hamen, était arrêté dans un hôtel de Liége. Après avoir nié, le Sidi, devant les preuves qui l'accablaient, entra dans la voie des aveux et reconnut être l'auteur des deux crimes.

SUITE... — Nouvelle série de drames du revolver et de la passion. A Belleville, c'est un bref de publicité abandonné par sa femme qui tire sur un dessinateur tchéco-slovaque, son rival ; près de Périgueux, un cultivateur tue sa femme et le plus jeune de ses quatre enfants, puis se suicide ; près de Dôle, un Polonais abat son amie, blesse un enfant et se donne la mort ; à Nanterre, Lucien Brissot, un jeune électricien abandonné par son amie, tire sur elle ; à Rennes, c'est un amant trompé qui blesse grièvement un courtier en bestiaux qu'il venait de surprendre avec sa maîtresse ; à Paris, boulevard Bessières, un Alsacien tire sur sa fiancée qui ne voulait pas revenir avec lui au pays natal et se loge une belle dans la tête ; à Maubeuge, un jaloux revolvérise son ancienne amie et le nouvel amant de celle-ci ; à Drucat, près d'Abbeville, un cultivateur tire sur sa femme et se fait sauter la cervelle ; à Lyon, une femme tue son amant, etc. *(A suivre.)*

LA CARAMBOUILLE. — Élégant, beau parleur, Maurice Blondel n'avait pas son pareil pour inspirer confiance. Voulant remédier à la crise commerciale, il commandait des automobiles qu'il payait ensuite avec des chèques sans provision.

Il devint ainsi propriétaire d'une vingtaine de voitures qu'il revendit au fur et à mesure, contre bonnes espèces cette fois. La police judiciaire a mis fin à ses agissements, et Blondel a dû changer de véhicule, abandonnant un confortable coupé pour le prosaïque panier à salade.

DRAME ÉPISODIQUE. — Premier épisode : M. Billebaut est avisé par Mme Delgrange de la trahison de son épouse. Cris, larmes, dénégations.

Deuxième épisode : Mme Billebaut rencontre la délatrice. Propos aigre-doux, crépage de chignons, coups, morsures.

Troisième épisode : M. Delgrange entre en scène. Il demande des explications et menace les époux Billebaut.

Grand final, avec toute la troupe : Un soir, les époux Billebaut et quelques amis entourent la demeure des Delgrange et les invitent à venir régler le différend « à la loyale ». Hache à la main, M. Delgrange sort et frappe dans le tas. Le revolver entre en danse, la fusillade crépite. Police Secours est alerté. Les belligérants, eux, disparaissent, sauf trois qui, grièvement blessés, sont tombés sur le champ de bataille : un terrain vague de Bagnolet.

JEAN CARON.

Miss Emilie Terbeck (au milieu), *accusée par l'Américain Wall de lui avoir dérobé 10 000 dollars, sort de chez le juge d'instruction de Versailles en compagnie de son avocat et de M. Barbat* (à gauche), *qui partit avec miss Terbeck pour le Midi.* (Wide World.)

Le jury de Seine-et-Oise a eu à juger un criminel, Edgar Baehl, qui fut l'auteur d'un atroce forfait. Baehl eut en effet la cruauté d'étrangler sa petite fille âgée de trois mois et de l'enterrer. Il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Baehl et son défenseur, Me Camille Berr. (Rap.)

On accuse, on plaide, on juge...

L'affaire des faux titres hongrois.

En octobre 1928 éclata un formidable scandale qu'on n'a pas encore oublié : celui des faux titres hongrois ; les nombreux inculpés de cette affaire avaient à leur tête le banquier viennois Joseph Blumenstein ; le baron Blumenstein, comme on l'appelle dans les milieux financiers de l'Europe centrale, était entouré de personnages curieux et pittoresques ; des entremetteurs : les frères Simon et Boris Tovlini, l'ancien consul Lacaze ; des banquiers : Jacobowitz, Rizzi ; des hommes d'affaires, les frères de Fallois, Geulbot ; un avocat allemand : Dietz, et... un sénateur : M. Reynald, dont le rôle dans cette histoire dut sans doute paraître regrettable à ses électeurs, car ledit rôle lui coûta sa chaise curule.

Les faits sont complexes : du fait du traité de Trianon avec l'Autriche, les dettes qui n'avaient pas été garanties par un gage spécial devaient être reparties entre les différents États qui succédaient à la double monarchie austro-hongroise, chacun de ces États devant faire estampiller les titres détenus par ses nationaux, pour former « un bloc intérieur » : les titres détenus en dehors des États successeurs devaient être estampillés par l'Etat sur le territoire duquel ils étaient détenus et formaient « un bloc extérieur » ; ces derniers titres, grâce à l'estampille, pouvaient être recouponnés ; ceux du « bloc intérieur » ne pouvaient être recouponnés, ce sont ceux-ci que Blumenstein et ses associés eurent l'idée de faire estampiller en France ; ils usèrent, pour cette opération, de fausses déclarations et d'interventions délictueuses ; ils présentèrent même des titres lavés... Bien entendu, les sommes en jeu étaient considérables ; mais le baron Blumenstein, au cours de l'instruction, remboursa le gouvernement hongrois lésé et versa un million de dommages-intérêts ; il fut néanmoins poursuivi et condamné par le tribunal correctionnel à deux ans de prison.

Même peine fut infligée à Simon Tovlini et à Lacaze ; les autres inculpés furent condamnés à des peines plus minimes, mais tous firent appel.

La IXe chambre de la cour consacre en ce moment deux audiences par semaine à ce procès dans lequel l'ex-sénateur Reynald, témoin de première instance, intervient devant la cour par l'organe de Me Léouzon-Le-Duc pour demander la suppression de certains « attendus » du tribunal de nature à « lui porter grief. »

Blumenstein est défendu par Me Marius Moutet, les autres inculpés par Mes Paul-Boncour, André Viennot et Albert Dusart ; le gouvernement hongrois est représenté à l'audience par Me Armand Frassée ; les débats occuperont de nombreuses audiences.

A propos de l'affaire Dreyfus.

Messieurs de Rivers, directeurs de l'Ambigu, Jacques Richepin, auteur de *l'Affaire Dreyfus*, Jacques Gretillat et Jean Max, interprètes de ladite pièce, ont porté une plainte contre X... avec constitution de partie civile entre les mains de M. Delalé, doyen des juges d'instruction, pour coups et blessures, et entraves à la liberté du travail, à propos des manifestations qui ont, à plusieurs reprises, interrompu les représentations de *l'affaire Dreyfus*, au théâtre de l'Ambigu.

La valise et la montre du consul.

L'ancien consul de Hongrie à Paris M. Pelsché, laissa, un soir du mois dernier, dans sa voiture, à la porte du concert Mayol, une valise en crocodile contenant entre autres de superbes boutons de manchettes valant environ soixante quinze mille francs et une montre en platine, d'une valeur de vingt-cinq mille francs.

En sortant du spectacle, la valise — contenant et contenu — avait disparu... une plainte déposée entre les mains du commissaire de police ne donna d'abord aucun résultat, mais, un beau jour, à la vitrine d'un petit bijoutier, le consul reconnut sa montre en platine.

Le bijoutier, dont la bonne foi ne pouvait être mise en doute, donna les noms et adresses de ses vendeurs, ceux-ci, les nommés Fremont, Lacombe et Riberre, arrêtés, déclarèrent tenir la montre et les boutons de manchettes d'un certain Berthier... qui court toujours.

Les trois receleurs comparurent donc, sans le voleur principal, devant la Xe chambre correctionnelle, qui les condamna, après plaidoiries de Mes Paul Henriquet et Le Breton, à dix, huit et un mois de prison.

Pouvoir en cassation.

Lady Owen, née Edmée Nodot, que la cour d'assises de Versailles vient de condamner, pour avoir tiré plusieurs coups de revolver sur la femme de son ami, le docteur Gastaud, à cinq ans de réclusion, a signé son pourvoi en cassation.

Si l'arrêt de la cour versaillaise était cassé, l'affaire reviendrait devant le jury parisien.

La minute de silence.

Le soir des obsèques du maréchal Joffre, tous les théâtres décidèrent d'observer une minute de silence. A Marigny, comme ailleurs, la revue devait être interrompue en hommage à la mémoire du grand soldat disparu.

Mais à l'instant où le silence régnait.. absolu, un éclat de rire cristallin, mais sonore, retentit : c'était Mona, petite girl d'une troupe d'Anglaises qui, oubliant sans aucun doute la mémoire du maréchal et pensant à quelque gai souvenir, éclatait ainsi d'une joie... intempestive.

A l'entr'acte, « la capitaine » des girls tança vertement la jolie fille qui riposta vivement, d'où renvoi.

Mais Mona, jugeant que son éclat de rire inopportun n'était néanmoins pas un motif de renvoi, assigne en dommages-intérêts, pour congédiement injustifié, M. Volterra, directeur de Marigny, pour qui plaidera Me Chigane devant le conseil des prud'hommes.

Quant à la girl, elle expliquera qu'elle voulait, comme les autres, observer la minute de silence en hommage au maréchal Joffre, mais que son éclat de rire, ayant été involontaire, ne devait pas, en conséquence, lui être reproché. Le conseil appréciera.

Un arrêt de la Cour d'appel de Nancy concernant les détectives.

M. M..., architecte à Mirecourt (Vosges), dont la fille était l'objet de pressantes assiduités de la part du sieur D..., avait engagé deux détectives privés de Paris pour venir surveiller l'attitude du prétendant.

Un jour, dans la rue, comme M. D... s'apprêtait à accoster de force Mlle M..., les deux détectives se ruèrent sur lui et l'empêchèrent de parler à « l'objet de sa flamme ».

M. D... trouva le procédé inopportun : il assigna les deux policiers privés en vingt-cinq mille francs de dommages-intérêts, conjointement et solidairement avec celui qui les avait mis en œuvre.

Le tribunal d'Épinal ordonna une enquête, mais la Cour de Nancy, sur appel, déclara qu'il n'y avait pas lieu à enquête, que l'action introduite par M. D... était abusive et que les deux détectives, pour qui plaidait Me Théodore Valensi, avaient simplement fait leur devoir. Ainsi les policiers privés ont des devoirs que consacre cette décision de la cour, et cette quasi-officialité qui leur est de ce fait reconnue a particulièrement été soulignée et appréciée dans les milieux des détectives privés, d'autant plus que cet arrêt est le premier de ce genre.

Le nez de la modiste.

Un matin de l'hiver dernier, le ténor Campagnola, revenant de Nice en compagnie de jeune et jolie amie, Mlle Germaine Benoît, donna à sa voiture un si malheureux coup de volant que ladite voiture buta dans une barrière de passage à niveau.

Le célèbre artiste se tira indemne de l'accident, mais sa compagne eut le nez brisé.

Or, l'accident ne rapprocha pas le ténor de sa charmante amie, au contraire, il les brouilla, et Mlle Germaine Benoît, pour son petit nez endommagé, réclama à M. Campagnola deux cent mille francs de dommages-intérêts.

La VIIIe Chambre du tribunal a décidé que le nez d'une jolie femme valait un peu moins cher et il a accordé soixante-dix mille francs à la demanderesse.

Le procès de « la Gazette du franc ».

Sans Mme Hanau, qui boude toujours, l'affaire continue. Lors de la dernière audience, MM. Loucheur, Henry de Jouvenel et de Monzie — ce dernier confia à plusieurs reprises à M. Pierre Audibert la direction de son cabinet ministériel — vinrent apporter à l'ancien rédacteur en chef de *la Gazette du franc* leurs témoignages de sympathie.

La semaine prochaine, plaidoiries.

SYLVIA RISSER.

CZ 211

par une Espionne de Guerre

C'était à la Wilhelmstrasse que se trouvait le fameux quartier général de l'immense organisation secrète allemande.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *CZ-211, espionne anglaise, a rempli de dangereuses missions en Allemagne, tant pour l'Angleterre que pour la France. L'Intelligence Service l'a employée ensuite, à Londres, au contre-espionnage. Nouveaux succès, bientôt suivis d'une période d'inaction dont s'impatiente CZ-211. Elle revient en France dans l'espoir d'y travailler utilement. Le commandant Pondéry lui offre d'entrer en relations avec le général Tarranowski, chef du service secret russe. Il s'agit d'une mission particulièrement périlleuse, à Berlin. Le général russe prévient CZ-211 : « Plusieurs émissaires ne sont pas revenus... » Avant son départ, l'espionne réussit à faire capturer deux Allemands qui avaient surpris son secret.*

CHAPITRE XV

AUX ABOIS. TRAQUÉE PAR L'ENNEMI.

Une fois de plus, je fus, en territoire allemand, une infirmière américaine.

Mes connaissances médicales étaient étendues. Je possédais une grande dextérité et, réellement, j'étais à même de rendre d'appréciables services. Je dirai en passant que je soignai durant ma carrière nombre de blessés ennemis que je fus heureuse de guérir.

Je n'éprouve aucune gêne à le proclamer. Un blessé ennemi, recueilli par les nôtres, n'était-il pas traité humainement dans nos propres hôpitaux? Ce travestissement était, en outre, le meilleur pour m'attirer les sympathies. Comment ne pas accueillir aimablement une femme qui vient pour secourir les malheureux? Et je pouvais ainsi me mêler aux militaires sans attirer la suspicion.

Je passai la frontière suisse avec une facilité que je trouvai naturelle. N'étais-je pas passée précédemment, tant de fois, sans ennuis?... Je ne me doutais pas qu'à peine sur le territoire allemand un rapport avait été rédigé et expédié à Berlin sur l'arrivée d'une infirmière américaine. Je ne me méfiais pas. J'avais perdu l'habitude de la méfiance. J'étais pour ainsi dire immunisée contre la crainte par mes précédents succès.

Je débarquai à Berlin. Mon premier soin fut de rechercher une pension de famille d'un aspect irréprochable, et de proclamer, bien ouvertement, que j'allais prendre du service dans un des hôpitaux disséminés dans la capitale. J'avais noté une adresse.

C'était dans une rue fort tranquille.

Puis je cherchai le moyen d'entrer en relations avec l'agent secret du général Tarranowski.

C'était un homme établi depuis fort longtemps — bien avant la guerre — dans la capitale allemande. C'était un paisible commerçant, qui avait réussi à se faire naturaliser citoyen du pays avant que n'éclatât le grand conflit. Cette façon d'agir était classique. Elle avait été employée par l'ennemi aussi bien que par les nôtres.

N'y eut-il pas, à Paris, un certain capitaine Funck de l'armée autrichienne, qui, sous l'emprunt de la nationalité australienne, était depuis 1912 employé dans une grande banque du centre.

Il fut arrêté et fusillé pour avoir signalé des points de chute des obus des grosses « Berthas » qui tirèrent en 1918.

Pour en revenir à mon comparse, il jouissait de l'estime générale dans son quartier et vivait comme le petit boutiquier qu'il prétendait être.

J'entrai chez lui telle une cliente ordinaire et tout en effectuant un achat quelconque, je me fis reconnaître. Je demandai, comme convenu, un ustensile de ménage dont je discutai âprement le prix, demandant un rabais qu'il me consentit. Il me glissa en même temps:

— Demain, chez moi, à mon adresse particulière.

« Soyez à l'hôpital du quartier à onze heures du matin. Je m'y trouverai précisément, pour demander une garde-malade pour ma femme qui sera soi-disant souffrante. Vous vous proposerez.

Extrêmement méfiant, il me demanda de ne plus revenir à sa boutique.

Tout se déroula comme prévu. Le directeur de l'hôpital, qui avait enregistré mon nom, mon adresse et vérifié mes diplômes, ne vit aucun inconvénient à ce que je partisse avec cet homme, du moment qu'il m'acceptait.

Une fois chez lui, je lui demandai les documents.

— Je n'en ai pas... dit-il. Le service de fouille est trop perfectionné, maintenant... La preuve? Tous ceux qui sont venus avant vous ont été pris... J'ai décidé de vous donner le tout verbalement... J'ai appris le message par cœur... Vous ferez comme moi !...

Mais?... Si quelqu'un nous entend?

— On ne nous entendra pas... Je vais vous le dire à voix basse à l'oreille, et vous me le répéterez de même. Ceci jusqu'à ce que vous connaissiez votre leçon.

Ce fut une scène bien étrange que ce conciliabule d'un vieil homme à la barbe grisonnante et d'une jeune femme échangeant de longs propos à l'oreille l'un de l'autre !. Qu'il était donc prudent !...

L'après-midi, j'étais de nouveau à l'hôpital.

Le directeur qui me reçut en personne me dévisagea étrangement. On eût dit qu'il cherchait à percer un mystère. Un peu d'inquiétude commença à m'envahir. Je fis néanmoins bonne contenance quand il me dit :

— Mademoiselle... Je regrette... Je ne puis vous employer... Mon personnel est au complet...

— Comment?... me récriai-je, surprise. Ce matin vous m'aviez acceptée avec empressement !

— Je ne puis rien ajouter, dit-il ; et il se leva pour indiquer que la conversation était terminée.

Troublée, je revins à pas lents à mon domicile provisoire. Je commençais à pressentir que quelque chose était détraqué. Comment faire, maintenant, pour revoir mon affilié, puisque je n'étais plus infirmière?... Je décidai audacieusement d'aller tout de go chez lui, dès le lendemain.

Au diable, après tout !... Je pouvais bien prendre des nouvelles de son épouse que j'avais soi-disant soignée?... Et cependant quelque chose me retenait et me disait : « N'y va pas !... »

Je dormis mal. Le lendemain, j'hésitai jusque bien avant dans l'après-midi. Je déjeunai hâtivement, en soupesant mes chances. Vers trois heures, enfin, je me gourmandai.

— Il faut faire quelque chose !... Il faut agir !

J'allai droit à la porte. Je sonnai et resonnai.

Pas de réponse... Que signifiait?...

— Il doit être sorti... Je vais faire un tour et revenir... Il y aura quelqu'un...

Une demi-heure plus tard, comme je débouchais dans la rue, je vis quelque chose qui me fit bondir à l'abri, sous une porte cochère.

Une femme venait de s'arrêter devant la porte vers laquelle je voulais me diriger. Elle avait sonné, puis s'apprêtait à attendre, tranquillement, quand deux hommes s'étaient approchés d'elle.

Je ne pouvais entendre, de l'endroit où j'étais, mais leur conversation était animée. L'un des hommes prit le bras de la femme et voulut l'entraîner.

Elle résista. Alors l'autre lui empoigna le second bras, et tous deux l'emmenèrent de force.

Je compris. J'étais bel et bien pistée ! Cette arrestation était une erreur. C'était à moi qu'on en voulait. A moins que ce ne fût également une espionne?... Alors le Russe était lui-même suspect, puisque quiconque venait chez lui était sujet à caution? Quoi qu'il en fût, il me fallait fuir.

Fuir sans retard !... Mais comment? Par où?...

Les mailles du filet se resserraient avec une effrayante rapidité. Le renvoi de l'hôpital, l'arrestation de cette femme, qui tôt ou tard serait reconnue pour n'être point l'infirmière recherchée... Ce n'était plus qu'une question d'heures, peut-être !... J'en eus une sueur froide. Pour la première fois, je sentais rôder autour de moi, tenace, une menace *précise*.

Je rentrai chez moi et m'enfermai à double tour dans ma chambre, à laquelle j'accédais par un escalier séparé. Pêle-mêle défilèrent dans mon esprit toutes les solutions possibles. Elles étaient peu nombreuses. Je les rejetai les unes après les autres, haussant les épaules.

La fuite était impossible. Mon passage à la frontière devait être guetté. Là, mon arrestation serait inévitable, car je ne pouvais, en Allemagne, me procurer un nouvel état civil.

Me déguiser?... Que penserait le propriétaire de ma pension?... D'ailleurs, se déguiser en Allemagne en temps de guerre, c'était se signaler de soi-même, se jeter dans la gueule du loup.

Non... Attendre... Quoi? Un miracle?... Mes tempes bourdonnaient à éclater. Je pris machinalement un ouvrage de couture et me mis à faire courir mon aiguille avec frénésie. Ce fut un excellent dérivatif pour éviter l'idée fixe qui aurait sapé tout mon sang-froid. Je cousais depuis quelques minutes, et déjà le calme et la résignation commençaient à me revenir. J'allais être prise. Cela ne faisait plus l'ombre d'un doute dans ma pensée.

Restait à organiser ma défense. Mon passeport américain me conférait une neutralité inviolable.

Mais, d'un autre côté, du moment que l'on allait m'arrêter, c'est que l'on savait quelque chose.

Les deux espions allemands de l'hôtel à Paris avaient-ils déjà télégraphié ma venue possible à Berlin?

Ils n'avaient pu donner mon signalement puisqu'ils ne me connaissaient pas encore personnellement et qu'on les avait arrêtés sitôt après notre courte entrevue. Mais ils étaient du moins au courant du rendez-vous et avaient dû en avertir les autorités berlinoises.

Le point principal autour duquel se concentraient toutes mes préoccupations était de savoir si l'ennemi savait qui j'étais véritablement, ou s'il me croyait tout simplement une Américaine suspecte, qu'il s'agissait d'interroger... Il importait, pour moi, de jouer ce rôle obstinément, ainsi que m'y autoriseraient mes papiers et l'absence de tout document compromettant.

Mon arrestation par les Allemands !... Je ne l'oublierai jamais !. Il s'écoula une demi-heure avant qu'on frappât à la porte de ma chambre.

Il me sembla que j'avais vieilli de dix ans, tant cette attente m'avait consumée. Je l'avais souhaitée rapide comme une opération douloureuse que l'on sait inévitable. Oh ! cette attente, comme celle du malade, avant qu'on vienne le chercher pour le porter sur la table étincelante d'instruments de nickel !... J'entendis un bruit de voix multiples dans l'escalier. On discutait derrière ma porte.

Il y avait des hommes au pas pesant, en compagnie d'une domestique qui les avait accompagnés apparemment pour leur désigner ma chambre.

CHAPITRE XVI

MON ARRESTATION.

Un coup formidable ébranla la porte. Le moment fatal était arrivé. Je me levai, mais mes jambes se dérobèrent sous moi. Je n'avais plus de forces. Je retombai assise sur mon lit, en proie au découragement sans bornes de la défaite.

Une tambourinade effrénée commença sur le panneau et une voix rauque ordonna :

— Ouvrez, ou nous enfonçons la porte !

Impossible de bouger ! Il me semblait que j'assistais à une scène à laquelle je ne prenais aucune part. Déjà, de grands éclats de bois volaient à travers la pièce. Une main, puis un bras surgirent, qui cherchaient la clef restée sur la serrure.

L'instant d'après, la porte jaillissait, grande ouverte, et deux schutzmann (agents de police) apparaissaient devant moi, le regard dur et la mâchoire serrée. Craignant un piège, en voyant mon immobilité, ils hésitèrent un moment, et, d'un même mouvement, sortirent leurs gros revolvers de leur gaine.

— Pas de résistance ! clama le chef. Vous devez nous suivre !...

Et sa main s'abattit sur mon épaule.

Comme si le charme s'était rompu à ce simple contact, je me redressai d'un seul coup. Mon sang-froid ressuscitait. Je jouai la surprise, hautaine.

— Que désirez-vous?... Pourquoi avez-vous enfoncé cette porte? J'allais ouvrir... Je ne comprends pas que vous usiez de tels moyens...

— On ne vous demande pas de comprendre !... On vous *ordonne* de nous suivre !...

— Vous ne me ferez aucun mal?

— Si vous êtes docile, pour sûr !...

Enfermée dans une voiture aux rideaux tirés, je me laissai aller vers mon destin.

Je reconnus, en débarquant, les immenses locaux de la Wilhelmstrasse, le fameux quartier général de l'immense organisation secrète allemande.

Un officier, qui portait sur son uniforme les insignes du grade de commandant, était assis à un bureau dans la pièce où je fus amenée.

Il joua la comédie de l'homme très occupé, quoique, j'en étais sûre, il fût très anxieux de m'interroger. Compulsant diverses paperasses dans lesquelles il feignait de s'absorber profondément, il me laissa me morfondre une grande demi-heure, sur une chaise de bois, en face de lui. Habile manœuvre psychologique, dont le but est d'exaspérer jusqu'à l'angoisse la nervosité du prisonnier, afin d'user sa résistance morale et de la livrer plus sûrement à la merci de l'enquêteur.

Brusquement, sans lever les yeux, il demanda :

— Sous quels noms vous êtiez-vous introduite précédemment en Allemagne?

Je faillis être démontée par la soudaineté de l'attaque, après cette attente déprimante. Il avait bien calculé son coup !... Je n'eus pas à jouer mon saisissement, qui était réel ; mais déjà je répondais :

— Vous faites erreur... C'est la première fois que je suis dans votre pays...

— Allons ! Allons !... Pas de faux-fuyants !... Nous savons tout !... Avouez, dans votre propre intérêt !

Savait-il vraiment *tout*?... Je réprimai un frisson d'angoisse... N'importe ! Je lutterais jusqu'au bout.

Au fur et à mesure de l'interrogatoire, je me rassérénai. Il prêchait surtout le faux pour connaître le vrai... S'il connaissait quelques épisodes de ma carrière, il n'était pas absolument certain que j'en fusse l'héroïne, quoi qu'il prétendît.

Il manquait de plusieurs précisions que, certes, je me serais gardée de lui donner !.

Je ne sais combien de temps dura cet épuisant combat oratoire. Sentant qu'il n'arriverait pas à ses fins, il prit une décision.

Il se leva, ouvrit une porte, et d'un index impérieux :

— Par ici ! dit-il, en s'effaçant.

Je pénétrai dans une pièce brillamment éclairée, fort bizarre, dans laquelle je me sentis immédiatement mal à

l'aise. Elle était petite. Un cube régulier. Une seule chaise, exactement au centre, sous un projecteur, qui laissait tomber un jet aveuglant sur le sujet assis. Tout autour, des portraits de grands hommes historiques. Ceux de Frédéric le Grand, de Bismarck, de de Moltke, etc. Je les examinai avec curiosité. Je me crus soudain en proie à une hallucination ! Les yeux me fixaient, luisaient, *paraissaient vivants !*

Je criai de peur !... Je me levai et voulus fuir.

— Silence !... Et restez là !... fit le commandant debout dans l'embrasure de la porte et me barrant le passage. Je revins m'asseoir. Mais oui, ces yeux vivaient !... Et je compris...

Derrière les murs, il devait y avoir des gens qui avaient tout intérêt à garder l'anonymat le plus complet vis-à-vis de moi. Ils cherchaient à me reconnaître.. A se rappeler mes traits...

Je n'étais pas maquillée... Cela n'en valait que mieux puisque prise de toute façon. J'affectai le dédain le plus complet de tous ces yeux scrutateurs.

Je me reprenais à esperer timidement. Mes dupes de naguère m'avaient connue sous des aspects variés, très différents du véridique visage que j'offrais à leur vue en ce moment. Peut-être ne serais-je pas formellement reconnue? Un homme en uniforme de colonel apparut derrière le commandant.

— Vous me reconnaissez? demanda-t-il.

Je me retournais brusquement, saisie de stupeur.

Cette voix?... Ce visage? Ah ! mon Dieu !... Le colonel Von Nicolaï, que j'avais connu sur la Riviera, avant la guerre !

Celui qui m'avait conseillé de passer mes vacances de 1914 en Allemagne, parce que ce serait plus sûr ! Cette fois, je ne pouvais plus longtemps persister à me prétendre Américaine ! Ma défense acharnée allait s'effondrer devant le témoignage formel, accusateur, de cet homme qui me reconnaissait.

Il parut se réjouir de ma visible détresse :

— Ha ! ha !... ricana-t-il. Je vois que vous avez bonne mémoire, ma petite !...

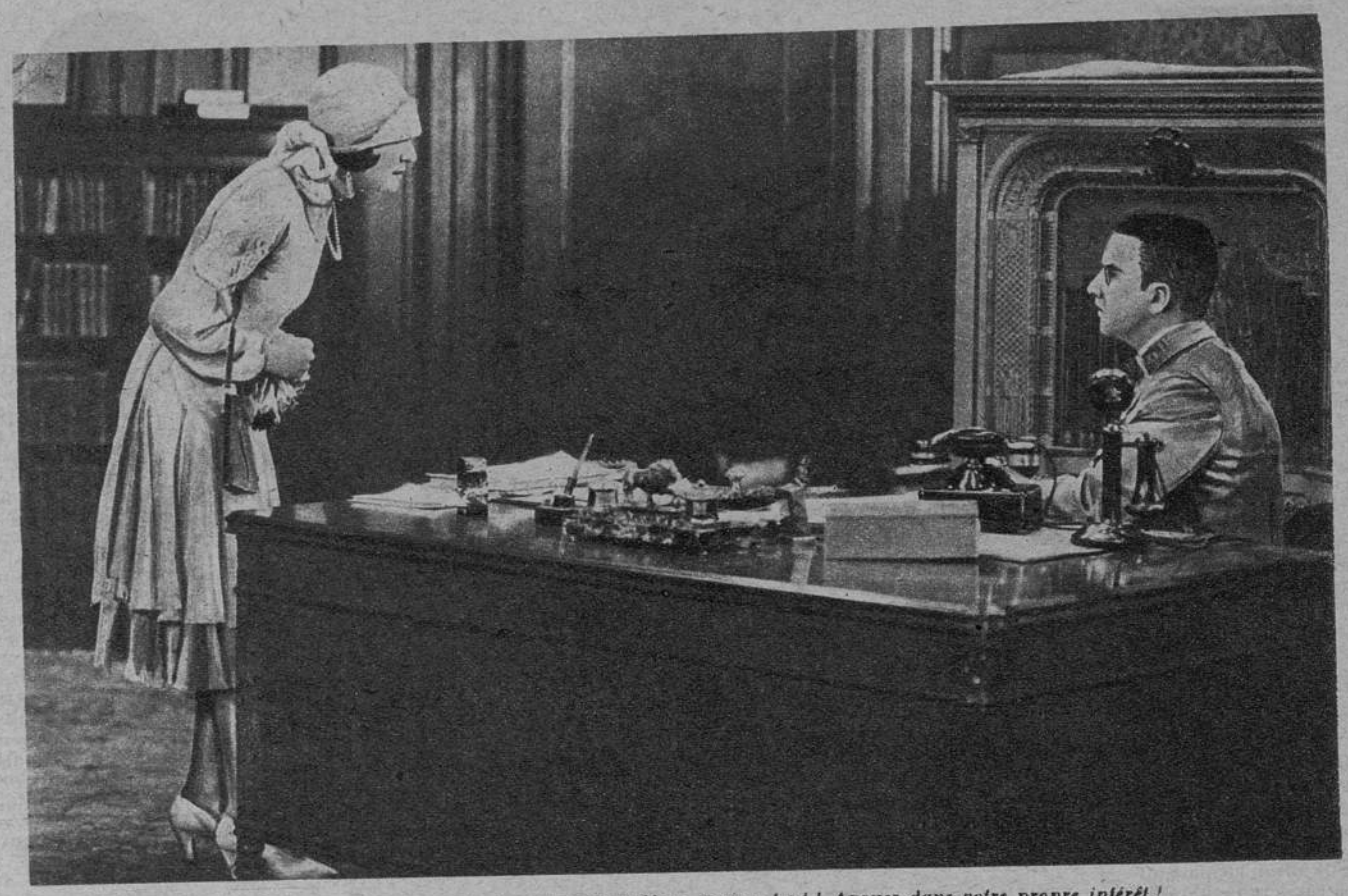
Pas un mot. J'étais atterrée, vaincue. Qu'allait-il se passer.

Il tonna, en faisant un pas en avant :

— Ainsi, vous avez cru qu'en Allemagne nous sommes des imbéciles?... Qu'on entre chez nous comme dans un moulin?... Imprudente !...

Toujours pas de réponse. J'attendais...

— Savez-vous, ma toute belle, le sort ordinairement réservé aux espionnes?... Exactement le même qu'aux espions... Douze balles... Dans un fossé...



— Allons ! Allons ! pas de faux-fuyants ! Nous savons tout ! Avouez dans votre propre intérêt !

J'étais accablée. Tant d'efforts lucides, de ruses, de sang-froid, pour aboutir à cette minute affreuse ! Ma gorge me refusait tout service.

Il me considéra, jouissant complaisamment de son facile triomphe.

— Cependant, continua-t-il, et je m'accrochai éperdue d'espoir à ce qu'il allait dire, nous savons à l'occasion employer d'autres méthodes... A vrai dire, il y a d'innombrables manières de disposer des espions...

— Oui? réussis-je enfin à articuler, interrogative, ne sachant où il voulait en venir et conservant d'ailleurs peu d'espoir de salut.

— Oui... Si nous agissions classiquement, il y aurait un jugement. Un jugement, ma petite, est plus ou moins connu du public. L'ennemi l'apprend finalement et fait une croix sur le sort de son collaborateur.

« Mais il arrive aussi que l'on ne fasse pas de procédure.

« Alors, suivez-moi bien, l'ennemi ne sait jamais ce qu'est devenu son envoyé. Ha ! Ha !... C'est bien plus drôle, n'est-ce pas?...

— Mais je ne suis pas une espionne, dis-je avec désespoir. Je suis une infirmière !... J'appartiens à la Croix-Rouge... Fusillez-vous donc les infirmières aussi?...

— Une infirmière?... Vraiment !... Au fait, c'est possible. Mais vous n'êtes pas Américaine... Moi je sais pertinemment que vous êtes Anglaise ! Oui, ma petite fille, c'est très ennuyeux pour vous que je vous aie connue avant la guerre, car cela détruit votre système de défense !... A cette époque, vous n'aviez pas ce délicieux accent yankee en parlant anglais, ni ne connaissiez l'allemand comme maintenant... Laissez-moi, en passant, vous féliciter pour la maîtrise avec laquelle vous parlez notre langue ! ajouta-t-il en riant lourdement.

« Or, pour en revenir à nos moutons, le fait d'être entrée en Allemagne en temps de guerre, vous Anglaise, *donc ennemie*, à l'aide d'un faux passeport, constitue, que vous soyez infirmière ou non, un acte caractérisé d'espionnage !... Vous saisissez, petite fille?

Je pâlis. Cette fois j'étais bien perdue.

Il dut remarquer la lividité de mon visage. Quels sentiments s'agitaient dans son âme d'ennemi?

Y avait-il place pour quelque chose d'humain à l'égard de l'espionne capturée?

Il vint à moi, et plaça sa main sur mon épaule :

— Quel malheur de mourir si jeune et si belle ! murmura-t-il d'un accent de sincérité.

C'était atroce ce jeu du chat et de la souris ! Des larmes jaillirent de mes yeux...

— Allons... Ne pleurez pas, fit-il en feignant l'apitoiement... Je vais essayer tout ce que je pourrai pour vous... en souvenir de notre camaraderie d'antan !

— Oh ! merci !... merci !...

Le fait de m'avoir connue jadis, avant ce conflit qui nous dressait l'un contre l'autre, allait sans doute l'inciter à l'indulgence? En cet instant tragique, mon esprit aux abois eut accueilli les plus fragiles espoirs !

Le sourire du colonel devint plus cruel que jamais :

— Ne comptez pas sur grand'chose !... Je pourrai prolonger votre vie d'une huitaine de jours, peut-être... Mais ce sera le bout du monde !...

C'en était trop. J'éprouvai la sensation d'une chute foudroyante dans le vide. Je poussai un cri et me renversai en arrière... J'étais évanouie.

La suite de mes aventures me parut un cauchemar.

Il me sembla vaguement que j'étais transportée à travers des tunnels suintants d'humidité... Je crus me souvenir de lourdes portes de fer au déclic automatique pour aboutir à une cellule nauséabonde où je m'écroulai sur un tas de paille pourrie...

Cependant, lorsque je m'éveillai pour tout de bon, je constatai que j'étais dans une pièce quasi confortable ! Un lit de camp, des draps d'une blancheur immaculée, un oreiller douillet... Avais-je vraiment rêvé?... Cette pièce était en tous points semblable à une chambre particulière dans un hôpital.

Je remerciai le ciel avec ferveur. Sur une petite table, à la tête du lit, un vase rempli de fleurs gaies parfumait la pièce... Dans un coin, mes bagages, rapportés de la pension de famille, étaient soigneusement rangés... Tout était reposant, rassurant !

(A suivre.) CZ-211.

Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik.

L'agent le plus populaire de Paris

(Suite de la page 11.)

premiers jours, ma barbe m'a assuré un succès certain.

L'agent Leclercq lisse d'une main caressante l'ornement pileux qui allonge sa figure. A une époque où le visage glabre était à la mode, l'agent Leclercq eut cette audace pittoresque d'arborer, en plein boulevard, la plus belle « barbe de fleuve » de la capitale. Cet anachronisme qui eût pu être fatal à certains, concourrut à établir sa notoriété. La foule a de ces caprices.

Son amabilité souriante fut aussi pour beaucoup dans son succès. L'agent Leclercq est bon et doux, sa voix est sans rudesse. « Instruire vaut mieux que punir », pourrait être sa devise. Il est l'ami du piéton, et aussi de l'automobiliste. Ce n'est pas inconciliable.

Placé à un des carrefours les plus embouteillés de la capitale, il ne perd jamais son sang-froid et dénoue les imbroglios de la circulation avec une affabilité communicative. On ne s'invective pas autour de l'agent de la porte Saint-Denis. On circule sous le signe de la bonne humeur.

Les chauffeurs de taxi les plus hargneux sont ses amis. Il reçoit d'eux, au passage, un petit geste cordial de la main. Il n'aime pas dresser de contravention : il n'a pas besoin de cette pénalité pour se faire obéir au bâton blanc et à l'œil.

Entre deux flots de véhicules, j'apprends de lui que le poste d'agent de la circulation n'est pas une sinécure. Chaque agent doit fournir une moyenne de huit heures de travail par jour, selon des alternances : deux jours *simples*, un jour *double*. Les jours simples comprennent cinq heures de faction ; le jour double établit la compensation par un service plus prolongé. Et toujours debout, l'œil aux aguets, dans un brouhaha continuel, au milieu des trépidations et des coups de trompe. La porte Saint-Denis n'est pas précisément un secteur de tout repos ; on y déplace de l'air.

Les compagnies spéciales de circulation placées sous les ordres de MM. Meyer et Boullenger sont réputées pour leur courage, leur endurance et leur entrain.

J'attends patiemment que l'agent Leclercq soit relevé. Enfin, un quart d'heure plus tard, arrive le collègue qui doit prendre sa place. Les consignes passées, voici libre l'agent le plus barbu de Paris. Libre? Pas tout à fait. Son uniforme le tient attaché au règlement. Ainsi lorsque je lui propose d'aller prendre un bock au café proche pour achever l'interview, me regarde-t-il d'un œil sévère.

— Impossible ! Un agent ne doit jamais pénétrer dans un café en uniforme.

Nous poursuivons donc la conversation dans la rue, sur le trottoir.

L'agent Leclercq me confie ses projets d'avenir.

— Je possède une petite bicoque dans la Somme, à Bacouel-sur-Seille. C'est là que je compte me retirer un jour. Ma grande distraction, voyez-vous, c'est la pêche à la truite. A l'âge de dix ans, je pratiquais déjà ce sport tranquille et sain. Je reviendrai à mes premières amours.

Des gens passent, reconnaissent l'agent, le saluent d'un sourire. Il supporte avec simplicité une flatteuse popularité : elle ne lui a donné aucune morgue. Il est resté bonhomme.

Et pourtant, il y aurait là de quoi tourner la tête d'un homme moins pondéré, car, aux yeux d'un certain public, qu'est-ce que la police? M. Chiappe, puis l'agent de la porte Saint-Denis, et les autres, après...

A. C.

REQUINS DE PROCÉDURE

Depuis quelque temps, la police américaine surveillait un nommé Joseph Wolfmann, de New-York, lequel, sans mandat officiel d'avocat, s'était spécialisé dans la défense de certains accusés et semblait se faire de très jolis revenus.

Ledit Wolfmann, se sentant traqué, s'est spontanément rendu aux autorités en déclarant qu'il « en avait assez » et offrant de faire des révélations sensationnelles contre un adoucissement de la peine à laquelle il serait éventuellement condamné.

Sans savoir exactement en quoi consisteraient lesdites révélations, les autorités ont acceptés sous toutes réserves, et en apprirent alors de belles sur certaines pratiques policières !

Wolfmann se mettait en rapport avec les sous-ordres des tribunaux et les policemen, auxquels il remettait des commissions basées sur ses propres gains. Il réalisait lui-même des bénéfices de 500 dollars (12 500 francs) par semaine.

Il se faisait indiquer tous les plaignants dont les ressources n'étaient pas assez fortes pour se procurer un bon avocat et, une fois en rapports avec ses futures victimes, se faisait fort de les sauver.

Il leur affirmait qu'il *achetait* régulièrement (*sic*) tous les magistrats et qu'il suffirait d'une certaine somme pour gagner le procès d'avance. Sa méthode essentielle était de trouver quelles étaient les exactes ressources de ses victimes et d'exiger d'elles 99 p. 100 du montant disponible !

Quant à ses propres appointements, ils variaient entre 500 et 1 000 dollars par affaire. Il partageait les sommes avec ses indicateurs (scribes, policemen et détectives).

Wolfmann rendit hommage, en passant, aux juges, qu'il déclara incorruptibles.

Mais quant aux autres...

C'était surtout les policemen les plus vénaux. Ils se chargeaient de la fouille complète de la victime pour connaître le contenu de son portefeuille.

DANS LE NUMÉRO DE DIMANCHE PROCHAIN

POLICE-MAGAZINE publiera la liste des gagnants de notre grand concours : **Puzzle de Criminels**

CONCOURS

Un escargot grimpe après un poteau de 20 m. Chaque jour, il avance de 3 m et en redescend 2 après. Quel temps mettra-t-il pour ATTEINDRE le sommet de ce poteau ?

Tout lecteur qui enverra avec ce BON une réponse exacte à *ARTIST'S SERVICE*, 22, Place Charles-Fillion, Paris-17e, recevra une Œuvre d'Art de 50 francs. — *Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse.*

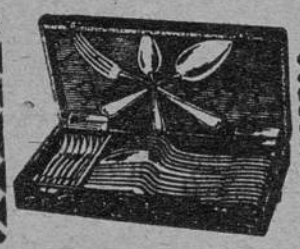
RIEN A PAYER POUR PARTICIPER A CE CONCOURS

150

5000 PHONOS POUR RIEN

P — PIN
M — R — E
SE — — E
F — L — X
L — — I —

distribués aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq prénoms. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle ? Découpez le bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (XVe). — Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50, portant votre adresse.



CONCOURS

Ce Superbe **COFFRET** est à vous! Pour faire rapidement connaître notre marque, nous distribuerons **gratis** et **franco**, sous forme de Concours, **5000** de ces jolis **COFFRETS** contenant de beaux **COUVERTS argentés.** Ces Cadeaux seront remis parmi les Lecteurs qui, en remplaçant les traits par des lettres, indiqueront le titre d'une fable

L- L-b-ur--r et s-s E-f-nt-

Rien à payer pour participer à notre Concours. Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse au **CONCOURS** de la **MANUFACTURE**, Rayon **235**, rue **Malebranche**, Paris

---

APPRENEZ LA VÉRITÉ SUR VOUS-MÊME !

Lectures de vie GRATUITES, pour essai, par le fameux Astrologue de Bombay.

"Pundit Tabore", l'astrologue Indien bien connu, ayant renoncé à sa clientèle privée, adresse à tous une invitation à lui envoyer leur date de naissance, pour recevoir un Horoscope d'essai GRATUIT. Des quantités de lettres venant de toutes les parties du monde affluent dans ses studios chaque jour, et l'exactitude de ses prédictions éveille un intérêt nouveau pour une science très antique. GEORGE MACKAY de New-York est persuadé que Tabore possède un don de seconde vue.

Les questions d'affaires, de spéculation, de mariage, les affaires de cœur, les voyages, les personnalités amies ou ennemies, tels sont parmi tant d'autres les sujets qu'il traite dans ses Horoscopes. Il suffit simplement pour recevoir gratuitement l'horoscope d'essai de votre vie en français, d'envoyer votre nom (Mr., Mme ou Mlle) adresse, date, mois et l'année de naissance. Ecrivez toutes ces indications de votre propre main **bien lisiblement** en lettres capitales et joignez si vous le voulez, 2 francs en timbres de votre pays, pour aider à couvrir les frais de poste et divers. Votre horoscope d'essai vous sera envoyé promptement. Adresse : .. PUNDIT TABORE " (Dept. 2186), Upper Forjett St., Bombay VII. Indes Anglaises. Affranchir les lettres à 1 fr. 50.

DÉTATOUAGE sans piqûre, sans acide disparition certaine, rapide, définitive. Produits avec méthode. Ciné-Photos. Pour opérer soi-même. Sur demande.
Prof. DIOU, 11, rue Championnet, LILLE.

LA GAIETÉ CHEZ SOI

CARILLONS WESTMINSTER
LES PLUS RÉPUTÉS

Mouvement de précision. Ebénisterie de grand luxe soit en chêne clair - chêne fumé ou façon noyer. Cadran artistique, glaces biseautées sorties cuivre.

MOUVEMENT 8 JOURS garanti 10 ans, sonnant les quarts et l'heure. Sons incomparables. 8 marteaux, 8 gongs.

PAYABLE 45 fr. PAR MOIS EN 10 MENSUALITÉS

Livraison immédiate - Prix de Fabrique - - Superbe cadeau à - tout acheteur

Magasin ouvert tous les jours de 9 à 12 h. et de 14 à 18 h.

HORLOGERIE WILLIAMS
4, rue du Ponceau - Paris (2e)
(Juste à la sortie du Métro : REAUMUR)

Mme MAX Voyante, et ses tarots, donne conseils tout avenir, ramène affections. Reç, de 9 à 19 h. Par corresp. 20 fr. Date naiss. 30, Polonceau, Paris, Mét. Barbès.

RIEN A PAYER d'avance

LES Grands Romans HISTORIQUES DE

16 mois de crédit

ALEXANDRE DUMAS

Parlant du célèbre écrivain populaire, Victor Hugo déclarait : « Il est plus qu'européen, il est universel. »

Romancier historique, Alexandre Dumas a vu ses productions traduites dans toutes les langues et sa gloire nous apparaît sans cesse rajeunie.

Qui ne voudrait avoir lu ou ne voudrait relire les **TROIS MOUSQUETAIRES, VINGT ANS APRES**, ou cet extraordinaire **MONTE-CRISTO** popularisé de nos jours par le cinéma?

Voici réunis dans une collection d'un prix sans précédent tous ces chefs-d'œuvre, romans de cape et d'épée, saisissants comme la vie elle-même et qui vous feront tour à tour frémir d'émotion et haleter de plaisir.

Nul doute que tous les lecteurs de *Police-Magazine* ne veuillent l'avoir dans leur bibliothèque comme un des piliers de la littérature et de l'art français.

41 VOLUMES RELIÉS

Élégante reliure spéciale, décoration or, étiquette au dos, tête polie et signet.

UNE VÉRITABLE BIBLIOTHÈQUE
30 FRANCS PAR MOIS
ou au comptant : 450 francs

LISTE DES VOLUMES COMPOSANT LA COLLECTION :

1 et 2. — **La Reine Margot ;**
3 à 5. — **La Dame de Montsoreau ;**
6 à 8. — **Les Quarante-cinq ;**
9 et 10. — **Les Trois Mousquetaires ;**
11 et 12. — **Vingt ans après ;**
13 à 17. — **Le Vicomte de Bragelonne ;**
18 à 22. — **Joseph Balsamo ;**
23 à 25. — **Le Collier de la Reine ;**
26 et 27. — **Ange Pitou ;**
28 à 33. — **La Comtesse de Charny ;**
34 et 35. — **Le Chevalier de Maison-Rouge ;**
36 à 41. — **Le Comte de Monte-Cristo.**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à retourner signé à l'OFFICE TECHNIQUE DU LIVRE, 1, Avenue de l'Observatoire — PARIS

Je, soussigné, déclare souscrire aux **GRANDS ROMANS HISTORIQUES D'ALEXANDRE DUMAS** au prix de **490** francs que je m'engage à payer a raison de **30** francs par mois. Livraison et encaissements franco de tous frais.

SIGNATURE :

Nom _____
Adresse _____
Emploi _____
Adresse de l'emploi _____

P.-M.

CONCOURS GRATUIT

doté de 100.000 francs de prix

Remplacez les points par des lettres de façon à obtenir 4 instruments de musique

P.A.O — V.O.O. — F.U.E — P.S.O.

Découpez ce bon et adressez le dans la quinzaine en joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse au

GRAND CONCOURS (Service B), **87 ter, Rue Didot, Paris (14e)**

IL N'Y A RIEN A PAYER POUR PARTICIPER A CE CONCOURS

CHEZ VOUS
400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi. .....Partout facile..... **Ecr. Établts FUSEAU, 75, MARSEILLE.**

MONDIALE-POLICE
ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Filat. etc. T. pays, T. Missions, **Divorces** Procès. Prix mod. **6, Bd SAINT-DENIS,** Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

Chez soi écrit. gains intér. et imméd. Douilly K. à St-Pol (P.-de-C.)

VOYANTE Extraord. Mme **BLANCHE** 7, r. de Valence. Mo Gobel.

DÉTECTIVE
WILLIAMS, 20, rue de Maubeuge. Trud. 73-44
Toutes missions rapides ou délicates. Enquêtes av. mariage par inspecteur spécialiste.
CONSULTATIONS GRATUITES
9 heures à 12 heures — 14 heures à 19 heures

POUR APPRENDRE L'ANGLAIS
VITE ET A PEU DE FRAIS
demandez l'essai de 7 leçons de **L'anglais sans peine** 1 fr 25 *en timbres)* Méthode complète 10 fr **A P. CHÉREL** 3, rue Gérando, PARIS (Ve)

AVENIR Mme Bénard, 46, rue Turbigo, Paris Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date évén. 1931-32 mois par m. Fac. mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50). Reç. le dimanche.

L. GEORGES "L'AS DES DÉTECTIVES" Ex-Inspect. de la Sûreté (Dip'ômé) — 20, rue de Paradis — Provence 86-03 — **Enquêtes. Recherches. Preuves pour divorce** *Missions délicates. — Prix modérés.*

CONCOURS TOUS LES ANS
Secrétaire près les Commissariats de
POLICE
de la Ville de Paris
Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Rens. gratuits par l'**Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6e**

L'HOMME AU SABLE

Vers 1870, l'homme au sable était aussi populaire, si l'on peut dire, que M. de Paris, dont il était d'ailleurs un des plus fidèles collaborateurs.

Cet homme avait une fonction étrange. La veille du jour où une exécution devait avoir lieu, place de la Roquette, il arrivait avec une pleine hotte de sable jaune, qu'il versait contre le mur de la prison. Ensuite, à grandes pelletées, il l'étalait à l'endroit même où allait s'élever l'échafaud.

Les gens du quartier savaient ainsi que l'exécution aurait lieu le lendemain et ne manquaient pas d'en avertir tous leurs amis et connaissances.

" GENS QUI RIENT "

Hebdomadaire parisien d'humour et de satire

commencera la semaine prochaine le reportage inédit sensationnel et **vécu**

LES MYSTÈRES DE MONTMARTRE

Ceci n'est point une œuvre d'imagination. L'aventure, comme tout le reste, a été vécue devant l'auteur, à côté de lui, avec lui...

1 fr. EN VENTE PARTOUT **1 fr.**

Imp. CRÉTÉ. — Corbeil.

Le Gérant : F. TINÉSSE.

2e année - n° 15 16 Pages : 1 fr. 8 Mars 1931.

POLICE MAGAZINE

LES GAZ ASPHYXIANTS DANS LES PRISONS

Les Américains ont décidé d'utiliser les gaz asphyxiants pour réprimer les émeutes dans les prisons. Notre photo représente un gardien de la maison centrale de Sing-Sing, porteur du masque perfectionné destiné à préserver le personnel pénitentiaire de l'atteinte des gaz. *(Inter News.)*